

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à notre directeur de recherche, Monsieur KHATI Abdellaziz qui a eu l'amabilité et la gentillesse de diriger notre travail. Nous le remercions pour ses précieux conseils, pour sa générosité et surtout sa disponibilité toute au long de notre recherche. Il nous a donné la liberté de traiter le sujet selon nos propres idées sans nous laisser nous éloigner des principes de la recherche scientifique.

Sans le temps qu'il nous a toujours accordé, sans sa compréhension et sa grande patience à nous corriger et à nous conseiller, ce travail n'aurait jamais vu le jour.

Nous remercions également les membres du jury d'avoir accepté de corriger ce travail.

Enfin, à tous ceux qui ont participé de près ou de loin à l'accomplissement de ce travail qu'ils trouvent ici l'expression de notre gratitude.

Dédicace

Je dédie ce modeste travail aux êtres les plus chers qui ont éclairé mon chemin

À ceux qui se sont toujours sacrifiés pour me voir réussir, à toi mon père et à toi ma mère que j'adore.

A Mon frère Younes, mes sœurs Rachida et Lynda ;

Mon neveu Ilyes ;

Ma nièce Rosa ;

Ma tante Fatiha ;

Mes copines Zahra et Amina.

MEBROUKA

Dédicace

Je dédie ce modeste travail à :

La mémoire de mon père ;

A celle qui s'est toujours sacrifiée pour me voir réussir, à toi ma mère que j'adore ;

Mes adorables sœurs et à mon unique et cher frère Karim ;

Mes très chers neveux et nièces ;

Tous mes amis(es).

THINHINENE

Sommaire

| | |
|---|----|
| Introduction | 5 |
| Chapitre 1 : l'homme et l'œuvre | 10 |
| Chapitre 2 : une société en mutation..... | 17 |
| Chapitre 3 : le parcours d'un rebelle..... | 37 |
| Conclusion | 55 |
| Table des matières | 58 |
| Bibliographie | 61 |

Introduction

Introduction

Le roman marocain est apparu dans des conditions similaires à celles de son homologue algérien. En effet, c'est au début des années 1950 que le premier roman marocain voit le jour. Et c'est Ahmed Sefrioui qui signe le premier roman marocain moderne, en publiant *La boîte à merveilles*¹ en 1954. Quelques mois après, Driss Chraïbi va faire une entrée fracassante dans le monde de la littérature maghrébine en publiant *Le passé simple*². Le roman soulève alors un tollé, car il va à l'encontre de tous les autres romans maghrébins des années 1950.

En effet, ce roman se singularise, par rapport aux autres de son époque, par deux points cruciaux. Le premier est le fait qu'il s'attaque ouvertement au régime patriarcal marocain et à la féodalité. Le deuxième point est que le roman propose une trajectoire de l'intellectuel autochtone différente de celle que l'on trouve dans le roman maghrébin des années 1950. C'est que la trajectoire de Driss Ferdi, image de l'intellectuel maghrébin, est bien différente de celles de Si Mohammed, personnage d'Ahmed Sefrioui dans *La boîte à merveille* (1954), de celle de Mokrane de Mammeri dans *La colline oubliée*³ (1954), de celle de Fouroulou de Feraoun dans *le fils du pauvre*⁴ (1952) ou de celle du personnage principal d'Albert Memmi dans *La statut de sel*⁵ (1953).

Par ailleurs, l'identité, notion complexe et récurrente dans l'espace de la littérature mondiale en générale et la littérature maghrébine d'expression française en particulier, est toujours d'actualité⁶. Nous ne pouvons évoquer cette dernière sans réfléchir au problème identitaire de cette région du Nord-Africain, que nous pouvons justifier par le volet historique, plus précisément par le facteur de la colonisation qui a fait naître un choc culturel et civilisationnel et a engendré le racisme entre différentes sociétés. D'emblée, la condition humaine est profondément liée à l'identité. Le roman maghrébin tente de revaloriser l'autochtone déshumanisé par le colonisateur.

¹ Sefrioui, Ahmed, *La boîte à merveille*, Ed. Le seuil, Paris, 1954.

² Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed. Denoël « folio », Paris, 1954.

³ Mammeri, Mouloud, *La colline oubliée*, Ed. le seuil, Paris, 1954.

⁴ Feraoun, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Ed. le seuil, Paris, 1952.

⁵ Memmi, Albert, *Le statut de sel*, Ed. Denoël, Paris, 1953.

⁶ Vincent Descombes définit ainsi l'identité : « Nous sommes invités à concevoir nos identités sous l'angle d'une diversité de soi-même. Mon identité au sens moral est forcément plurielle chacune de ces identités qui composent mon signalement ne correspond qu'à une partie de ma personne. Mon identité, ajoutera-t-on, est même deux fois plurielle, elle l'est à tout instant, car je ne suis jamais réductible à une seule qualité. Elle est pour la durée, car je ne reste pas à un seul personnage » In. *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013. p.46

Nous avons donc choisi de travailler sur *Le passé simple* de l'écrivain marocain Driss Chraïbi qui fait partie de la génération des écrivains maghrébins des années 1950. Par ce roman, il fait entrer la littérature marocaine dans la modernité. La parution du *Passé simple*, en 1954, bouleverse la classe intellectuelle marocaine qui l'accuse d'assimilation, car le livre a été publié dans une période décisive de l'histoire du pays. Chraïbi fait, ensuite, une brillante carrière d'écrivain et parmi ses œuvres les plus célèbres, (*Succession ouverte*, 1962), (*un ami viendra vous voir*, 1967), (*mort au Canada*, 1975), (*la civilisation ma mère !*1972), (*la mère du printemps*, 1982) et (*naissance à l'aube*, 1986), etc.

Notre intérêt pour ce roman se justifie essentiellement, au-delà de sa qualité esthétique et de son riche contenu, par la singularité qu'il propose concernant la trajectoire atypique du personnage principal. Aussi, c'est parce qu'il est l'un des romans majeurs de la littérature maghrébine et cela est de l'avis des spécialistes tels que Jacqueline Arnaud⁷, Charles Bonn⁸ et Jean Déjeux.⁹

D'une modernité inouïe, *Le passé simple* mêle la tradition littéraire française à la culture du Maghreb ; l'élément qui permet de la réhabiliter sur le versant identitaire c'est l'intégration du discours romanesque des formes orales du conte. C'est ce que confirme *Abdelkebir Khatibi* :

« Je pense que la littérature marocaine est inscrite dans un chiasme. D'une part, elle appartient à la tradition de la langue française, que les intéressés le veulent ou non. Il convient de l'y circonscrire rigoureusement de repérer le sol textuel qui la supporte et la suppose(...). D'autre part, cette littérature est travaillée par la langue maternelle, émergence du récit oral, parole proverbial. Travail, qui a ses effets partout : ce qui paraît parfois comme une perturbation ou une subvention de la langue française indique un processus de tradition (conscient ou inconscient) d'une langue à une autre. C'est cet écart qui décide de l'originalité de tel ou tel texte. »¹⁰

Le passé simple est une œuvre où le protagoniste s'affirme autant que « je » contre le patriarcat, la famille, le pouvoir en place, la société et la pression sociale. En effet, il est un

⁷Arnaud, Jacqueline, *La littérature Maghrébine de langue française, Origines et perspectives, Tome 1*, Ed Publisud, Paris, 1986

⁸Bonn, Charles, *Littérature maghrébine : Répertoire des chercheurs*. Ed CNRS, Aix en Provence, 1976.

⁹Déjeux, Jean, *Maghreb littératures de langue française*, Ed Arcantère, Paris, 1993.

¹⁰Hammouti Abdellah, *Les écrivains subsahariens et maghrébins contemporains face à la langue française*, in *Ethiopiennes* n°79.littérature, philosophie et art 2eme semestre 2007 (chapitre 2n4.)Sur <http://ethiopiennes.refer.sn>.

roman de transition qui tente de donner de la réalité socioculturelle une vision qui dresse le portrait intérieur du Maroc en opposition avec la littérature exotique des écrivains français. Une écriture qui se caractérise par la violence et la subversion.

Le passé simple dresse le portrait du maghrébin partagé entre le déchirement et la fascination, revendiquant une identité plurielle qui va à l'encontre du mythe d'une seule identité, celle de son origine et les différentes causes qui l'ont poussé à cela, comme le confirme Amine Maalouf :

« Les sentiments d'une personne envers la terre qu'elle a quittée ne sont jamais simple. Si l'on est parti, c'est qu'il y a des choses que l'on a rejetée – la répression, l'insécurité, la pauvreté, l'absence d'horizon. »¹¹

Driss Ferdi, personnage principal du roman, est partagé entre le milieu marocain traditionnel et la culture française, autrement dit, il est tiraillé entre la séduction de l'Occident et la nostalgie d'un passé révolu. Le jeune adolescent âgé de 19 ans, formé à l'école française, se révolte contre le régime féodal et patriarcal marocain ainsi que la religion instrumentalisée.

L'auteur, dans ce roman, s'étale sur une question sensible, celle du conflit des cultures engendré par la présence coloniale au Maroc et la mission civilisatrice par laquelle elle justifie sa présence : *« Mais alors, je pose la question suivante : la colonisation a-t-elle vraiment mis en contact ? Ou, si l'on préfère, de toutes les manières d'établir contact, était-elle la meilleure ? »¹²*

L'auteur, d'une part, dénonce le système colonial sans pour autant lui imputer toutes les injustices et les tares de sa société, d'autre part, il accuse et pointe du doigt les valeurs ancestrales.

Au demeurant, notre problématique tourne autour du questionnement suivant : quelle est l'image que donne le roman de la société marocaine en mutation sous l'influence de la présence coloniale et quelle est la trajectoire de Driss Ferdi, figure de l'intellectuel, dans cette société et quels sont les éléments déterminants dans son parcours de rébellion?

A ce questionnement, nous avons émis les hypothèses suivantes :

¹¹Maalouf, Amine, *Les identités meurtrières*, Ed. Livre de poche, Paris, 2013, p. 48.

¹²Césaire, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Présence africaine, Paris, 2004. P.10.

Comme le roman représente un exemple du choc culturel du à la confrontation de deux fonds culturels contradictoires, il met le personnage devant l'alternative suivante :

- soit il s'arrache à sa société et le désolidarise des siens et opte donc pour l'identité et la culture de l'Autre au détriment de sa culture ancestrale.
- soit il aboutit à un tiers espace où il fait cohabiter la modernité à laquelle il aspire tant avec la tradition séculaire de son pays.

Le présent travail essayera de répondre à toutes ces questions. Pour ce faire, nous aurons recours à une approche essentiellement sociocritique, puisque nous prenons le roman comme une partie intégrante du discours social¹³. Nous puiserons essentiellement dans les travaux des spécialistes du roman maghrébin des années 1950.

Pour mener à bien notre travail, nous allons le répartir en trois chapitres :

Le premier, qui est une sorte de prélude pour les deux autres, sera consacré à l'homme (Chraïbi) et à son œuvre. Il y sera question de présenter brièvement l'écrivain et son rapport à la langue et la culture françaises, de présenter le roman et sa réception critique à sa parution ainsi qu'une interprétation du titre du roman. Le second chapitre intitulé « une société en mutation » sera consacré à l'image globale que fournit le roman de la société marocaine sous domination française. Il y question de voir comment la modernité introduite par la présence coloniale va bouleverser les traditions et coutumes marocaines. Enfin, le troisième chapitre, intitulé « le parcours d'un rebelle » sera consacré à la trajectoire de la rébellion que le personnage chraïbien a menée et les différentes phases par lesquelles il est passé, commençant par son élan et sa fascination pour le monde occidental et aboutissant à sa prise de conscience.

¹³ « (...) discipline dont nous avons dit qu'elle se situait à la croisée du matérialisme historique et de la psychanalyse. Cette question suppose que soient convoquées également des connaissances diverses empruntées à la linguistique et à l'anthropologie. » Edmond, Cros, *La sociocritique*, Ed. L'Harmattan, Paris, 2003. P.105.

Chapitre I

L'homme et l'œuvre

1. L'homme et l'œuvre

1.1. Le romancier

Driss Chraïbi est un écrivain marocain francophone né en 1926 à Mazagan, actuelle El Jadida. Il entre à l'école coranique puis fréquente le lycée français de Casablanca. Baccalauréat obtenu, il part à Paris où il entame son cycle supérieur en chimie. Mais sa véritable passion c'est l'écriture, il fait entrer la littérature marocaine dans la modernité.

En 1954, l'ingénieur en chimie fait une entrée fracassante en littérature avec la parution du *Passé simple*. Quand il vivait au Maroc, il avait une image romantique de l'Occident, pour lui c'était le monde de la modernité. Une fois arrivé en France, il nuance l'image qu'il avait de ce pays.

« *Ma vie s'est divisé en deux périodes 19 ans vécus au Maroc-22 ans en Europe. Et il me semble que dans cette dernière tranche j'ai amassé pas mal d'expériences, dont il faut que je parle. Où est la défection, hein ? Plus tard je reviendrai à la réalité marocaine et arabe.* ».¹⁴

Cette double attitude qu'avait Chraïbi vis-à-vis de l'Occident et de sa propre société marocaine est visible dans tout son œuvre et surtout dans *Le passé simple*.

Driss Chraïbi est parmi les premiers romanciers à parler de l'oppression des femmes et des enfants dans une société musulmane patriarcale. L'écrivain marocain a reçu de nombreux prix littéraires dont celui de l'Afrique méditerranéenne pour l'ensemble de son œuvre en 1973. Le prix de l'amitié franco-arabes en 1981 et le prix Mondello pour la traduction de *Naissance à l'aube* en Italien. L'écrivain marocain s'est éteint le 1^{er} avril 2007, dans la Drome, au Sud-est de la France à l'âge de 81 ans.

1.1.1. Chraïbi et la langue française

A l'instar de tous les romanciers maghrébins des années 1950, le français s'est imposé à Chraïbi comme unique matériau littéraire. Faut-il rappeler qu'à l'époque le Maroc était sous protectorat français. L'école, l'administration et toutes les institutions fonctionnait en langue française. Les maisons d'éditions en arabe étaient inexistantes et celles en français étaient à

¹⁴ Laabi, Abdellatif, Driss *Chraïbi et nous, défense du passé simple*, Souffles, n°05, 2^{ème} année, premier trimestre. P.08. Année 1967.

Paris. Comment alors un jeune écrivain pouvait-il se frayer un chemin parmi l'élite littéraire de l'époque, si ce n'était en écrivant en français et en étant édité à Paris.

La langue française s'est donc imposée à Chraïbi tout naturellement, d'autant qu'il est de l'aveu de nombreux romanciers de cette époque que le public visé était essentiellement français. En effet, seule une littérature moderne dans une langue vivante pouvait permettre aux romanciers maghrébins d'atteindre le public français : « *Quelles sont donc les maisons marocaines capable de rivaliser avec Denoël et Gallimard, et de nous donner cette audience dont nous avons besoin pour véhiculer nos idées.* »¹⁵

Cette langue, au-delà de sa modernité, permettait également au romancier de se dire et de dire ce qui ne peut l'être dans les langues premières (arabe et berbère). Ces deux langues ayant enregistré un retard scientifique monumental en étant des langues puritaines n'étaient en mesure de remplir la délicate mission d'être le vecteur de la revendication sociopolitique.¹⁶

Or, le choix de la langue française n'est pas sans avoir exposé les romanciers maghrébins à la suspicion d'une certaine classe militante (arabisante) aussi bien au Maroc qu'en Algérie :

« *Nous sommes obligés parfois de refuser des subventions de mérite de la part de l'état français, pour ne pas prêter flanc à cette ruses aux conclusions hâtives, si subvention il y a c'est à notre pays de la fournir.* »¹⁷

Le choix de la langue française demeure, pour le romancier maghrébin, le moyen d'attirer un lectorat étranger dans son univers, de faire entendre sa voix autant dans son pays qu'en Europe, le moyen d'atteindre une dimension internationale. De plus, la France offre un espace de liberté dont l'écrivain maghrébin manque terriblement dans son pays. Le français permet aussi de contourner les difficultés d'ordre psychologique (les tabous, l'interdit religieux et culturel).

Pourtant, même si l'auteur utilise la langue française, son identité demeure maghrébine. Sa langue maternelle fait partie de son être. L'authenticité de ses idées ne peut donc être affaiblie par la langue de l'Autre. Kateb Yacine explicite ce propos :

¹⁵ www.limag.refer.org/Maitrises/DemulderChCh. Consulté le 17/04/2017.

¹⁶ Khati, Abdellaziz, « L'oralité dans les romans algériens de la période coloniale : le cheval de Troie » In, Collectif, *Pour un plurilinguisme algérien intégré : approches critiques et renouvellement épistémique*, Ed Riveneuve, Paris, 2016. Pp 199-219.

¹⁷ Hadjadji Kadra, Houaria, *Contestation et révolte, dans l'œuvre de Driss Chraïbi*, Ed, Publisud, Paris, 1986, P.27.

*« L'homme est un enfant, qu'on le veuille ou non, en somme, la langue est un second cordon ombilical qui nous relie à notre mère c'est-à-dire l'Algérie. Mais j'exprime en français quelque choses qui n'est pas français en écrivant en français, mes racines arabes et berbères sont encore vivantes ».*¹⁸

Chraïbi s'interroge sur la colonisation. Il ne jette pas toute la responsabilité du sous-développement sur la présence coloniale, il l'impute plutôt aux « ennemis de l'intérieur » qui sont l'ignorance, la corruption et le retard intellectuel : *« Ce n'est pas l'occident qui est source de tous nos maux, mais c'est aussi nous même, il faut balayer devant notre porte et commencer par-là. »*¹⁹

Il est à noter que Chraïbi reste influencé dans ces jugements et son regard sur son pays par la culture occidentale qui il a acquise à l'école :

*« Nous avons besoin d'une jeunesse capable d'être, entre notre léthargie orientale et l'insomnie occidentale, capable aussi d'assimiler la science actuelle et de l'enseigner à nos futures générations. »*²⁰

Chraïbi pense même que la colonisation est nécessaire pour le réveil du monde maghrébin.

*« Je ne suis pas colonisateur. Je ne suis pas anti-colonisateur. Mais, je suis persuadé que la colonisation européenne était nécessaire est salutaire au monde maghrébin. Des excès du colonialisme joints aux valeurs sûres de l'Europe, ont été les fermants, le levain de la renaissance social à laquelle nous assistons maintenant »*²¹

Chraïbi et les autres écrivains maghrébins s'expriment en français, parce qu'ils se sentent libres.

La langue française est « un butin de guerre » pour reprendre Kateb Yacine, pour Malek Haddad c'est « un exil » et pour Abdelkebir Khatibi « un bien vacant ». Une littérature qui a valorisé le quotidien du Maghrébin et l'a exposé au lecteur étranger.

¹⁸ <https://hommesmigrations.revues.org/878>. Consulté le 03/03/2017.

¹⁹ www.maremurex.net/driss.html. Consulté le 25/02/2017.

²⁰ Bennabi, Malek, *Vocation de l'islam*, le seuil coll. Frontières ouvertes, Paris 1954.P.167.

²¹ Laabi, Abdellatif, Dziri Mostafa, *Driss Chraïbi et nous, celui par qui le scandale arrive*, souffles n°05 « Confluent, n°21 », P.13. 1967.

L'écriture chraïbienne se veut subversive afin de dénoncer les atrocités de sa société. En écrivant *Le passé simple*, Chraïbi tente de livrer une image nouvelle du Marocain, celle d'un révolté : « *La littérature maghrébine de langue française, est une littérature que l'on peut aimer, ou ne pas aimer, mais que l'on doit plus ignorer* ». ²²

Cette littérature est due à un malaise identitaire. Le Maghrébin est arrivé à un stade où il ne sait plus ce qu'il est et comment peut-il se définir. Aussi sa présence au sein d'une société misogyne ou l'homme domine.

1.2. L'œuvre

Le passé simple paraît en 1954, faisant l'effet d'une véritable bombe tant en France qu'au Maroc qui lutte alors pour l'indépendance. C'est que ce texte projette le roman maghrébin d'expression française vers des thèmes majeurs : poids de la tradition, condition féminine dans la société marocaine, l'entité culturelle, conflit des civilisations. Il est commenté par des générations de lecteurs et enseigné depuis des années dans les universités marocaines : dix-huit thèses de doctorat lui sont consacrées à ce jour ²³

Avec *Le passé simple*, Driss Chraïbi a fait main basse sur la société marocaine en s'attaquant sans réserve à sa famille, son milieu, sa religion et toutes les valeurs auxquelles cette première se rattache. Il n'hésite pas à décrire la vie d'un jeune lycéen ayant une double culture et habité par une rage destructive à l'encontre de sa propre culture.

Le roman se caractérise par une violence textuelle, qui se manifeste à travers une structure narrative fragmentaire, et l'on assiste aussi au phénomène de l'hybridité, particulièrement, le plurilinguisme, c'est-à-dire les différentes langues présentes au Maghreb (français, arabe « dialectal, classique », et tamazight). Driss Chraïbi ne s'est pas contenté de diriger sa fureur vers le colonialisme français, mais contre l'idéologie traditionnelle incarnée par le pouvoir patriarcal. Il a déstabilisé le discours de son pays et son archaïsme millénaire, l'auteur condamne sévèrement son injustice et remet en cause son édifice culturel.

1.2.1 La réception critique de l'œuvre

Le passé simple, dès sa parution, reçoit de violentes critiques de la part des intellectuels marocains qu'ils l'accusent de s'en prendre à la société marocaine, au moment ou au nom de

²²M'henni, Mansour, *Tahar ben Jelloun. Stratégie d'écriture*, l'harmattan, Paris, 1993. P. 09.

²³ www.limag.refer.org/Maitrise/Demulder/CHCH/pfd. Consulté le 11 mars 2017.

l'identité nationale il est question de chasser les Français du Maroc. Le livre est interdit au Maroc jusqu'en 1977²⁴. Sur l'autre rive de la méditerranée, la critique française découvre un auteur talentueux et original qui fait preuve d'un sens d'observation remarquable. L'auteur ose avec un style propre à lui montrer certaines vérités. Il exprime une haine violente à travers le récit d'un fils prêt à tuer son père, alors il s'ouvre sur le monde marocain entier, symbole d'oppression et d'enfermement ; de-là le roman a reçu beaucoup de critique :

« *Ce judas de la pensée marocaine n'éprouve jamais le besoin de parler des valeurs de son peuple. Dénigreur passionné, il préfère s'accrocher aux valeurs des autres qui pourtant ne sont valables pour nous que dans la mesure où nous respectons et aimons les nôtres* ». ²⁵

En France, la presse de droite utilise ce roman pour raffermir la position du protectorat, le livre est vu comme une prise de position pour le protectorat et les journalistes y cherchent les sources sociales du conflit franco-marocain. Pourtant, le véritable conflit n'est pas entre le Maroc et la France, mais plutôt entre deux générations de Marocains : « *Ou plutôt entre une petite minorité, gagnée par la civilisation occidentale et la masse (masse et ses chefs) qui gardent les mœurs et les traditions de l'Islam* ». ²⁶

Après ces articles, Chraïbi est menacé par les nationalistes et ses compatriotes marocains. C'est en 1957, que *Le passé simple* a eu son effet au Maroc, car il a touché certains aspects de la société marocaine dans un Maroc devisé en deux : ceux qui le prennent pour un mensonge et ceux qui se reconnaissent dans la révolte de Chraïbi et dans sa double identité. *Le passé simple* est aujourd'hui enseigné dans les universités, et il est considéré comme un classique de la littérature marocaine francophone.

1.2.2. Le titre

Pour Christiane Achour et Simone Rezzoug : « *Le titre, à la fois partie d'un ensemble et étiquette de cet ensemble. [...] Il doit être à la fois simulation et début d'assouvissement de la curiosité du lecteur.* » ²⁷

²⁴ <https://dspace.library.uu.nl/bitstream/handle/.../Tweede%20versie.pdf%3Bsequence=2> consulté le 10/02/2017.

²⁵ Lâabi, Abdellatif, *Driss Chraïbi et nous, défense du passé simple*, Souffles, n°05, 2eme année trimestre .P.13. 1967.

²⁶ Bulletin de Paris 07/01/1955.

²⁷ Achour Christiane et Azzoug Simone, *Convergences Critiques*, Ed. OPU, Alger, 1990. P.28

Pour Claude Duchet :

« Le titre du roman est un message codé en situation de marché ; il résulte de la rencontre d'un énoncé romanesque et d'un énoncé publicitaire ; en lui se croisent nécessairement littérature et socialité. »²⁸

En somme, le titre résume et assume le roman et en oriente la lecture. S'agissant du roman de Chraïbi, nous proposons l'interprétation suivante :

Le passé simple est un temps de conjugaison, il a pour valeur la narration d'événements passé, brefs et succincts dont les actions sont achevées. Il nous semble que l'auteur s'est inspiré de cette valeur du passé simple pour titrer son roman : il veut signifier que le passé est achevé et qu'il convient aux Marocains de se projeter vers l'avenir.

Le titre peut aussi être interprété autrement. C'est comme si le passé du personnage qui, au demeurant, constitue la toile de fond de roman, est qualifié de simple par rapport à un présent et un futur bien plus complexes. En effet, bien que l'enfance de Driss n'ait point été de toute douceur, elle demeure relativement simple, avant que les études dans l'école française ne viennent compliquer le cœur du personnage. Driss se sent envouté par la civilisation française, mais au même temps, il se détache de plus en plus des siens. Plus il avance vers l'Autre, plus il s'éloigne de sa famille, de ces amis et de sa culture traditionnelle. Voilà bien une situation bien complexe. C'est dire que l'intégration de la communauté de l'Autre passe nécessairement par la rupture généalogique avec les siens.

A cette signification, s'ajoute la valeur du Passé Simple considéré comme temps des actions qui n'ont plus aucun rapport avec le présent.

²⁸ Duchet Claude, « *Eléments de titrologie romanesque* » in *Littérature* no 12, décembre 1973. P.49

Chapitre II

Une société en mutation

Dans *Le passé simple*, Driss Chraïbi organise l'espace de son récit. Il dresse l'histoire de son roman dans un espace restreint, celui de la famille du jeune Driss Ferdi : une famille marocaine, où la loi du père est indiscutable, la mère soumise, et les enfants pliés sous l'autorité du père. Ensuite, nous remarquons l'investissement de deux espaces géographiques, le premier est celui du Maroc qui se présente comme un espace étroit et fermé, un espace d'emprisonnement, d'absence de liberté d'expression et de misère. Le deuxième espace c'est la France, espace de civilisation et de liberté. On assiste à une confrontation de deux espaces différents, ce qui donne naissance à un tiers espace, celui de la révolte du personnage principal Driss Ferdi : il renie l'espace dont il est issu et marque une rupture patente avec le Maroc lors de son départ en France. Mais avant de détailler tout cela, observons bien l'image pittoresque que donne le romancier de sa société traditionnelle. Certes, la société peinte dans le roman est essentiellement traditionnelle et elle conserve ses coutumes et ses valeurs ancestrales, mais la présence coloniale va peser sur les vieilles structures sociopolitiques marocaines qui vont petit à petit perdre de leur lustre. La société marocaine se modernise peu à peu, et dans ce qui suit nous allons voir les mutations qui s'opèrent sur les structures sociales marocaines.

2.1. Le patriarcat marocain

2.1.1. L'image du père

Dans la société maghrébine en générale et la société marocaine en particulier, l'homme est autoritaire. Il a un grand pouvoir sur sa femme et ses enfants que ce soit sur le plan financier ou religieux. Toutes les décisions importantes concernant sa famille lui reviennent, même s'il peut parfois consulter sa compagne et ses enfants. Et c'est le cas du père Ferdi, nommé le seigneur, symbole de l'homme fort. Il est de la trempe de ceux qui forcent le respect de leur entourage. Sa richesse et sa noblesse lui donnent de l'autorité et du prestige dans sa communauté. Toutefois, il ressent du mépris envers sa femme et ses enfants et n'admet pas que ses directives soient discutées. Le seigneur est présenté comme un homme très religieux veillant sur le respect de la religion et de la tradition. D'ailleurs, il a inscrit tous ses enfants à l'école coranique et n'admet aucun manquement ou désintérêt de ses enfants pour l'école : *« Ce fût maman, trop heureuse de me voir, qui maintint mes jambes et mon père qui fit tournoyer le bâton. Une demi-heure durant. »*²⁹

²⁹Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954. P.41.

Le seigneur se fait violent avec ses enfants lorsqu'il s'agit de leur éducation. Son autorité sur ses enfants se prolonge jusque dans leur adolescence : « (...) *le seigneur se leva, saisit Camel à bras le corps, le projeta contre le mur.* »³⁰

Le seigneur fait montre de beaucoup d'insensibilité particulièrement envers sa femme. Telle, semble-t-il est la coutume au Maroc.

*« Avant qu'elle ne se fut jetée sur le cadavre, les bras du seigneur l'avaient maîtrisée. La secouant comme un sac de noix la transportant dans la chambre conjugale. Mets-toi la, pleure si tu veux, racle tes joues avec des tessons de bouteilles si bon t'en semble, mais ne fais pas scandale, nous avons dit. »*³¹

Comme nous le voyons dans ce passage, le seigneur ne laisse transparaître aucune faiblesse, ni émotion lors du décès de son fils. Et, nous voyons toute la froideur et la retenue avec lesquelles il traite sa femme effondrée.

La description que l'auteur fournit au personnage représente l'incarnation du pouvoir de l'homme marocain puissant, riche et respecté au sein de sa communauté. Faisant mine d'être un homme pratiquant, le père de Driss paraît plutôt être un hypocrite qui utilise la religion pour ses intérêts. Son pèlerinage vers la Mecque qui dure des mois n'est qu'un prétexte pour rencontrer de belles femmes loin des yeux de ceux qui le connaissent.

*« Lors de mon pèlerinage à la Mecque, je suis resté trois ans absents. Trois jours pour le pèlerinage, deux mois de voyage, le reste du temps à Damas et au Caire. Pas dans les tripots fils. En compagnie de deux femmes, l'une à Damas, l'autre au Caire. »*³²

Le père se rend coupable, également, de nombreux actes pourtant interdits par la religion, tels que la consommation du kif et de l'alcool : « (...) *le soir, il redevenait le plus doux des hommes parce qu'il avait fumé (...)* »³³

Le pouvoir abusif du père et son attitude ont privé les siens de l'affection paternelle. Ce pouvoir patriarcal a fait des membres de la famille du seigneur des êtres résolus et soumis :

³⁰ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.45.

³¹ Op.cit.P.130.

³² Op.cit.Pp.241.242.

³³ Op.cit.Pp.209.210.

« Mon Dieu ! Jusqu'ici ils n'ont pas existé. Les chaussures alignées devant la porte leur appartiennent- et les ventres vides. Ils sont cinq, alignées eux aussi, contre le mur. Ils sont assis par ordre d'âge, formant un trapèze presque parfait. Le plus âgé s'appelle Abd El Krim, dix-sept ans. Le puiné en a neuf : Hamid. Ils ne se grattent pas. N'éternuent pas, ne toussent pas, ne rotent pas, ne pètent pas. Ils sont maigres et craintifs. Ils ont les mains posées bien à plat sur leurs cuisses et respirent à une allure modérée, sans bruit. Les yeux sans ternes et leur teint terreux. Ce sont mes frères. »³⁴

En somme, l'image du père de Ferdi semble correspondre à celle du père autoritaire veillant sur la tradition. Mais, en réalité, ce père n'ignore point la présence coloniale et bien qu'il soit moins marqué par la modernité que son fils, il présente néanmoins des signes de mutations et de fléchissements vis-à-vis de la tradition. D'abord, par le fait de scolariser son fils dans l'école française, il montre qu'il est conscient de la nécessité de suivre le cours du progrès. Ensuite, par sa façon de fructifier ses affaires, il montre également qu'il est à l'écoute de ce qui se passe sur la scène commerciale mondiale. Enfin, par son consentement à envoyer son fils poursuivre ses études en France, il confirme son penchant pour la modernité.

2.2. Le statut de la femme

La femme est toujours une opprimée au Maroc et dans *Le passé simple* nous remarquons que l'auteur est touché par la situation de la femme nettement représentée dans son texte.

La situation lamentable de la mère de Driss Ferdi est la même pour toutes les Marocaines. Généralement, la femme au Maroc est condamnée à être dépendante d'un homme toute sa vie³⁵. Elle n'a pas le droit de faire quelque chose sans l'aval de ce dernier, elle doit être à sa disposition. La femme est perçue comme un objet de désir et son rôle est de satisfaire les volontés masculines, elle est souvent cloîtrée dans sa maison sous la domination d'un mari autoritaire.

Driss tente d'expliquer à sa maman que ses principes et ses croyances n'ont aucun fondement. La tradition l'enferme à la maison et fait d'elle une bonne chez son mari. Le constat que fait Driss de la position injuste de la femme dans la société est dicté par son ouverture sur la

³⁴Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.25.

³⁵« *L'espace qui est réservé aux femmes est donc délimité au sein de la résidence patrilignage* » Lacoste-Dujardin, Camille, *Des Mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, Ed. Bouchene, Paris, 1990.P.97.

culture et la civilisation de l'Autre. Driss est effectivement, à ce stade de sa vie, sous le charme de la culture française qui exerce sur lui une grande fascination.

Driss conçoit sa vie et celle de sa mère sans charme, enclines à la monotonie et l'amertume. Cela le pousse à renier son identité et à se projeter vers une autre qui n'est pas la sienne. Nous remarquons que l'auteur nous a représenté la femme marocaine traditionnelle par l'image de la mère, une femme faible, soumise, passive et esclave. Aucune description physique n'est attribuée à la mère, ce qui nous donne l'impression que cette femme n'a pas d'importance au sein de sa famille et surtout qu'elle n'a aucunement le droit à la parole : « *Avec quelle voix-consciente les subalternes peuvent-elles parler ?* »³⁶.

La mère de Ferdi est la principale figure féminine dans le roman. Cette dernière incarne la vocation maternelle de la femme, le cas de toutes les femmes maghrébines qui sont vues comme des génitrices. On peut expliquer son suicide par son angoisse, son désespoir et sa vie pénible. Cette femme, bien qu'elle soit religieuse et descendante d'une lignée maraboutique, enfreint l'interdit religieux qui est le suicide. Cela ne peut que renseigner sur le degré de son désespoir et de sa détresse.

Au demeurant, dans la société marocaine, la polygamie est courante³⁷. Cependant, dans le roman, ce phénomène n'est pas présent : « *Les quatre épouses traditionnelles ? J'aime la tranquillité. De plus, je suis capable d'une mesure, non de quatre* ».³⁸

D'une part, le seigneur, en se contentant d'une seule épouse, veut garder la sérénité de son foyer et, d'autre part cela lui permet de mieux asseoir sa domination sur sa femme.

Dans le roman un autre phénomène social est évoqué : la répudiation. Pourtant, le seigneur ne veut aucunement se séparer de sa femme. Cela ne tient pas d'un attachement quelconque envers son épouse, cela tient plutôt de ses sentiments d'orgueil et d'hypocrisie. En effet, ce dernier répugne à ce que les gens médissent de lui s'il vient à répudier la mère de ses enfants. Cela serait perçu comme de l'ingratitude envers cette femme d'une noble filiation (maraboutique).

Le seigneur se veut irréprochable et préfère garder son épouse bien que l'envie de s'en séparer le prend souvent :

³⁶ Spivak, Chakravorty, Gayatri, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Ed, Amsterdam, 2009.P.49.

³⁷ <https://Deuxrives68.wordpress.com>. Consulté le 13/07/2017.

³⁸ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.247.

*« Donc la répudiation. Permise et bénis par la loi. Je n'y ai même pas pensé. Peut-être parce que lui donner suite, ou simplement y penser, eût équivalu à accepter l'idée d'une erreur, une erreur de base... ».*³⁹

2.2.1. L'attachement à la mère

Driss est un garçon très attaché à sa mère, non seulement comme peut l'être naturellement un enfant vers sa génitrice, mais bien plus que cela. En effet, dès son jeune âge, Driss a pris conscience du statut lamentable de sa mère dans son propre foyer :

« Je ne pouvais plus dormir. Jusqu'à l'aube j'entendis un sanglotement très doux. Je n'en étais pas sûr. Mais, le matin venu, ma mère avait les yeux plus creux que d'habitude.

*Ces yeux-là à présent me regardaient. Si grand dans sa tête si minuscule que l'on finissait par ne plus les remarquer – et si nus au milieu de ce fard que je fermai les miens. Ils n'exprimaient plus rien, ni reproche, ni désolation–pas même l'indifférence. ».*⁴⁰

La description qu'attribue le personnage à sa mère peint un tableau de deux personnes affligées, chagrénées et malheureuses. La mère accepte son sort tout en pensant que c'est le mode de vie que doit mener chaque femme, car au sein de cette société ou règne ignorance, ce phénomène est naturel. Or, les principes que Driss a reçus lors de sa scolarisation à l'école française, lui ont permis de voir les choses sous un angle différent de celui des autres membres de sa famille. Sa mère et ses frères, étant qu'illettrés, ne peuvent constater qu'il est temps pour eux de vivre dignement, de s'affranchir du joug d'un père autoritaire et d'avoir leur existence propre. Quant à Driss, son instruction et la fréquentation des Européens, lui ont donné le moyen de rejeter tout le système patriarcal de sa société d'origine et de se projeter vers la modernité.

Cependant, malgré cette modernité qui fascine le personnage, son attachement à sa mère se montre clairement :

³⁹Chraïbi, Driss, Le passé simple, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954 .P.246.

⁴⁰Op.cit.P.151.

« Cette nuit-là est né Driss ton fils, conclus-je. Battant le pavillon de l'amour, je n'ai cessé de t'aimer de te soutenir. De prêter une oreille fidèle au moindre de tes adages, à la moindre de tes chimères. »⁴¹

Driss aime profondément sa génitrice, il lui prête beaucoup d'attention et se soucie d'elle. Mais telle qu'elle est soumise à son mari, la mère ne doit se soucier, en premier lieu, que du bien être de ce dernier, négligeant de la sorte son enfant :

« Veux-tu me dire si une seule fois tu t'es demandé si moi aussi je n'étais pas un chien perdu ? A lui caresser la tête, à épouiller lorsque couvert de poux, à flatter sinon bourrer de coups de poing, je les ai toujours attendus, j'aurais levé la patte et « fait le beau », ou mordu, mordillé, j'en avais besoin, trop d'énergie, pas de dépense ... Et, lorsque tes genoux, j'acceptais encore une fois que je ne m'y fusse pas blotti, lorsque ta main que je n'avais pas léchée me chassait : allons ! File ! Tu reviendras demain et je pleurnicherai la suite du feuilleton ... alors je m'en aller, tous petit, sur une paille dans un coin sombre, où je pleurais ma détresse et la détresse de ma détresse. »⁴²

Le personnage se sent perdu et sevré de l'affection maternelle. L'état lamentable de sa mère, plongée dans la soumission le peine davantage. Il se sent seul, pleurant sa douleur à l'abri des regards.

2.3. La religion

La religion est un thème récurrent dans la littérature francophone maghrébine. Et Chraïbi a, lui aussi, évoqué ce thème dans *Le passé simple*, roman qui a suscité une polémique puisqu'il s'attaque à la société marocaine traditionnelle fortement ancrée dans la religion. Chraïbi s'est fait particulièrement violent envers l'islam et les musulmans, dénonçant une religion instrumentalisée par une certaine classe sociale (les grandes familles maraboutiques) dans le but de servir leurs intérêts. Le romancier donne l'exemple de Si Kettani : *« Je le connaissais de nom et de réputation : si Kettani, truand. Je ne le savais pas homosexuelle. »⁴³*

⁴¹Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.151.

⁴²Op.cit.Pp.151.152.

⁴³ Op.cit.P.80.

A l'époque du protectorat, les notables marocains avaient l'opportunité d'accéder à l'école française. Et Driss Ferdi en faisait partie. Mais avant de fréquenter l'école française Driss, à l'âge de 04 ans, se rendait dans une école coranique comme le veut la tradition marocaine.

L'éducation et le savoir de l'école française ne ressemblent guère à celui de l'école coranique. Cette dernière, contrairement à l'école française, ressemble à tout sauf à une école. Les enfants se rendent dans ce lieu pour apprendre, mais le font-ils réellement là où l'enseignant est un danger pour l'enfant ? Les maîtres de ces écoles sont généralement des *fqihs*, connaisseurs de religions mais ils s'adonnent à des pratiques qui n'ont rien à voir avec la religion musulmane. A l'exemple de la pédophilie qui est très répandue dans cette société :

*« Sans compter que les perversités des grands contaminent les petits et que presque toujours ces écoles servent de cours tacites de pédérastie appliquée avec ou sans le concours de l'honorable maître d'école. »*⁴⁴

Mais l'on pourrait s'interroger sur le dénuement de ces écoles coraniques qui ne disposent d'aucune commodité à même de rendre agréable sa fréquentation aux élèves. Ici, en réalité, apparaît la négligence de l'Etat colonial qui, avec beaucoup d'insouciance, a délaissé complètement ces écoles. Elles se retrouvent ainsi privées de toutes subventions, contrairement aux écoles françaises jouissant de tous les privilèges :

« L'école en question est tout simplement une boutique en général sombre, à sol de terre battue et recouvert de nattes. Des enfants de quatre à douze ans, parfois même des adolescents, sont assis là en tailleur, toute la journée, avec leur planche sur les genoux, nasillant, ânonnant, serrant le poing à chaque défaut de mémoire. Ce brouhaha se teinte parfois de souffrance, de faim, de larmes silencieuse et de résignations. La terre est humide et ces enfants ont froid au derrière. Il faut pourtant ne rien dire, apprendre. Les punitions guettent. A travers les nattes pour rien, s'infiltrèrent cafards, punaises, pucerons Suspendues à un fil, des araignées parties de plafond presque invisible dans la pénombre font descentes en piqué et viennent chatouiller les cranes ras et teigneux. Ces enfants ont peur. La plupart ne portent pas de culottes sous leur djellaba. Ils se grattent, attrapent des maladies de peau. Leurs mères veulent

⁴⁴ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.39.

*bien les soigner avec des médications de vieilles femmes. On va au dispensaire quand il n'y a plus rien à tenter, ni herbe magique, ni talisman. »*⁴⁵

L'école coranique crée chez le protagoniste un sentiment de dégoût envers la religion, l'auteur critique cette dernière à cause de l'hypocrisie religieuse et l'islam instrumentalisé au sein de la société marocaine traditionnelle où le facteur religieux demeure à la fois l'élément culturel dominant et l'un des principaux fondements de la légitimité.

Driss fréquente l'école coranique qui l'a énormément influencé et créé dans son âme la peur. Il découvre l'hypocrisie par le biais de son maître: « *Le professeur déroule son matelas, dine, fait sa prière de soir, fume son kif et souffle sa bougie* »⁴⁶

Ce passage montre clairement l'hypocrisie du maître qui, d'un côté, enseigne de religion, et de l'autre côté, fume le Kif pourtant interdit par la religion. Driss est choqué par ces pratiques qui vont à l'encontre des vraies valeurs de la religion. Ferdi considère inutile la scolarisation dans l'école coranique parce que, à son avis, elle ne contribue à aucun développement des connaissances : « *Tout ce que j'ai appris en cette intervalle de temps tiendrait à peine sur un timbre-poste français.* »⁴⁷

L'enfant n'acquiert aucun savoir et il est effrayé et traumatisé à cause de la méthode appliquée au sein de ses établissements. La méthode consiste en l'apprentissage du Coran par cœur, sans rien comprendre du sens des textes Saints. Cet enseignement se base essentiellement sur la violence, la peur et les châtements corporels. Et cela qui crée un climat défavorable à l'apprentissage, car dans une pareille ambiance l'apprenant ne peut assimiler ses cours : « *Qu'ils apprennent la sainte religion. Sinon, tue-les et fait moi signe : je viendrai les enterrer.* »⁴⁸

En effet, la scolarisation de Driss dans cette école dite m'Sid ne lui apporte que traumatisme et peur. Cette scolarisation a engendré dans son esprit une haine envers la religion. Son contact avec les profanateurs tels que le seigneur, si Kettani, et le maître du m'Sid, a créé chez lui un sentiment de répulsion et de dégoût envers la religion : « *Voyez, mon dieu : Haj*

⁴⁵Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954.P. 39.

⁴⁶Op.cit.P.37.

⁴⁷Op.cit.P.41.

⁴⁸Op.cit.P.38.

Fatmi Ferdi m'a appris à vous aimer dans la peur du corps et la désolation de l'âme. »⁴⁹
« Bon Dieu, la lecture du Coran ne m'a fait jamais sourire. »⁵⁰

Le narrateur nous livre une représentation grotesque voire caricaturale de l'enseignement coranique, notamment par l'exemple de cet enseignement qui méprise la femme, réduit sa valeur et inculque dans les esprits des enfants qu'elle n'est créée que pour assouvir les besoins de l'homme. Ses paroles en disent long sur la vocation de la femme d'être à la disposition de son mari : *« Baisez-les et les rebaisez ; (...) ; ensuite, ignorez-les jusqu'à la jouissance prochaine. »⁵¹*

Le comportement des gens, même s'ils sont de foi musulmane, va à l'encontre des valeurs religieuses fortement ancrées dans la société. Notons que l'histoire racontée dans ce roman se passe au mois du Ramadan :

« (...) de sorte celui qui croit en Dieu, jeûne pendant le ramadan, ignore le vin et le porc, fait ses cinq prières par jours et tire le diable par la queue, et presque automatiquement étiqueté saint, pourvu qu'il soit d'un certain âge, qu'il porte au coup un chapelet assez lourd et que sa barbe soit fournie (...) Le jeûne est généralement admis dans les croyances et partout suivi comme un rite millénaire. »⁵²

Le personnage dénigre tout ce qui a rapport avec la religion, car son contact avec ce dernier est violent (l'école coranique). A fur et à mesure d'observer l'ensemble des actes hypocrites commis par les gens, à l'exemple de son père le Hadj et le Fqih Si Kettani, cela pousse Driss à rejeter violemment la religion et à avoir une position de méfiance à son égard.

Le narrateur tente d'expliquer que la religion est soumise à des considérations d'ordre social et politique qui déterminent le rythme de la vie sociale.

La colère et le mépris de Driss Ferdi envers les comportements de ses concitoyens, se traduit par le désir de rupture avec sa société.

⁴⁹Chraïbi, Driss, Le passé simple, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954.P.107.

⁵⁰Op.cit.P.22.

⁵¹Op.cit.P.44.

⁵²Op.cit.P.209.

La pratique religieuse se traduit, comme dans toute autre société, par l'accomplissement des rites religieux tels que la prière, le pèlerinage, le ramadhan et l'aumône. Toutes ces pratiques sont évoquées dans le roman :

2.3.1. La prière

Dans *Le passé simple* le narrateur parle de la mosquée et de l'école coranique où est pratiquée la prière : « *Les muezzin de Mazagan appellent les fidèles à la prière de l'aube* »⁵³

« *Le père dirige la prière, la femme est derrière avec les enfants coude à coude, les quatre silhouettes se plient, s'agenouillent et se prosternent en rythme* »⁵⁴

A la lecture de ces deux extraits, nous constatons que la prière est accomplie et qu'elle est observée massivement par les Marocains.

2.3.2. Le pèlerinage

Dans le roman, on trouve des passages qui parlent et montre clairement le pèlerinage à la Mecque dans cette société : « *J'ai jugé équitable de compter les trois années durant lesquelles le seigneur était à la Mecque* »⁵⁵, « *Haj Fatmi Ferdi, tu es haj 4 fois, je suis haj 1fois...* »⁵⁶

Comme le montre le dernier passage, le seigneur a fait le hadj plusieurs fois, ce qui confirme son statut religieux dans sa société, et sa situation financière aisée qui lui a permis de faire le Hadj.

2.3.3. Le Ramadhan

Le ramadhan est cité dans le roman plusieurs fois. Et c'est par son évocation que le récit est entamé : « *Le canon d'El Hank tonna douze fois* »⁵⁷, « *Le vingt- quatrième soir de Ramadan m'englouti* »⁵⁸, « *Seize heures de jeune par jour (...)* »⁵⁹, « *Un quart d'heure après le sacrosaint coup de canon* »⁶⁰

⁵³Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954.P.35.

⁵⁴Op.cit.

⁵⁵Op.cit. P.34.

⁵⁶Op.cit.P.31.

⁵⁷Op.cit.P.13.

⁵⁸Op.cit.P.14.

⁵⁹Op.cit.P.15.

⁶⁰Op.cit.P.19.

2.3.4. L'aumône

Il est aussi cité dans *Le passé simple* que les Marocains respectent ce précepte de l'islam ; une tradition qui revient à chaque fête religieuse, comme le montre ce passage :

« Il est possible que dans quelques heures naisse la nouvelle lune, par conséquent demain ce serait l'Aide Seghir, fête religieuse par excellence que tout croyant comme nous se doit d'honorer par une distribution de blé dur ou d'orge à quelque nécessiteux »⁶¹

Dans plusieurs passages du roman, on assiste à des scènes où un mendiant vient demander l'aumône au seigneur : *« Par le Prophète, par saint Driss 1, saint driss2, saint Abd El Kader, ..., lance-moi un pain d'orge, une pièce de monnaie ou bien une cuisse de poulet »⁶², « Hadj Fatmi Ferdi, m'entend-tu ? »⁶³, « Par le Prophète, Saint Driss 1, saint Driss ; merde encore du pain d'orge ! »⁶⁴*

On remarque l'insistance du mendiant sur le seigneur et l'image que dégage le seigneur vers ce mendiant. Par ce comportement le seigneur confirme son attitude dure et avare.

Chraïbi, avec beaucoup d'humour, caricature les mendiants de son pays, fort nombreux. Ils sont tenaces et insistants, comme le montre ce passage : *« Rien n'est plus exaspérant qu'un mendiant marocain. Celui-là était exaspéré. Menace, insultes, correction manuelles, rien n'avait pu le troubler »⁶⁵*

2.3.5. La célébration de la nuit sacrée

La 27^{ème} journée de Ramadan est considérée comme une journée sacrée dans la société musulmane : *« Le 27^{ème} nuit est une nuit de révolution »⁶⁶ « Une nuit de foi »⁶⁷*

Des milliers de musulmans se dirigent vers la mosquée pour faire la prière : *« Cette nuit, tous les musulman de la terre prieront »⁶⁸*

⁶¹ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954P.139.

⁶² Op.cit.P.31.

⁶³ Op.cit.

⁶⁴ Op.cit.

⁶⁵ Op.cit.

⁶⁶ Op.cit. P.99.

⁶⁷ Op.cit.

⁶⁸ Op.cit.P.102.

Les musulmans considèrent cette pratique comme une grâce de Dieu pour expier tous les péchés commis durant l'année : « *C'est la nuit du pouvoir, car jusqu'à l'aube le pouvoir appartient à chacun de nous (...)* »⁶⁹

Un autre signe des mutations sociales qui se manifeste dans ce roman consiste dans l'attitude de la jeunesse marocaine face à la pratique religieuse. En effet, les jeunes marocains ne se soucient guère de l'accomplissement des préceptes de l'islam. Ni Ferdi, ni ses camarades ne prient, encore qu'ils consomment des boissons prohibées par l'islam. Les valeurs religieuses perdent de leur lustre au détriment de nouvelles valeurs qui s'affirment de plus en plus dans la société marocaine.

2.4. Le rôle de la tradition

La société marocaine tient énormément à la sauvegarde de son patrimoine culturel. Ce dernier se caractérise par la coexistence d'une culture hybride traditionnelle faite d'un mélange de traditions, de valeurs et de croyances berbères mêlées à la culture arabo-musulmane présente au Maghreb depuis plus de quatorze siècles. Mais avec l'avènement du protectorat français au Maroc, l'ordre des valeurs et des mérites va subir de plein fouet les conséquences de l'intrusion d'une nouvelle culture, celle du colonisateur.

S'agissant du roman, l'auteur y peint une société, certes, traditionnelle dans ses grands traits, mais elle est en proie de se moderniser peu à peu. En effet, certains passages montrent que les Marocains vivent encore en harmonie avec leur culture traditionnelle.

2.4.1. Le culte des saints

Depuis des siècles, le Maroc est connu pour son attachement à l'Islam. Ce dernier est pratiqué d'une manière sacrée au point où même le régime politique du pays repose sur l'autorité religieuse du roi tirée de sa généalogie prophétique. Et, dans *Le passé simple*, la religion est mise en avant sous plusieurs formes qu'elles soient symboliques ou référentielles. On trouve la foi et les croyances populaires, les attributs de Dieu qui reviennent tout au long du texte sous forme de prière, de souhait et d'invocation.

⁶⁹Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954.P.103.

Nous montrons des exemples tirés du roman : « Louange à Dieu »⁷⁰, « Prospérité à mon seigneur, longue vie à mon seigneur »⁷¹, « Saint de l'Islam et de Mahomet »⁷², « Et s'il s'agit d'un saint, dire : « dieu le bénisse et l'honore ». »⁷³, « Il récitait à voix haute et chantante les versets du chapitre de trône. Parfois un saint »⁷⁴, « Au nom de Dieu clément et miséricordieux »⁷⁵, « Gloire à Dieu »⁷⁶

Dans la société marocaine, un fondement important de la religion musulmane se développe : le culte des saints⁷⁷. Ce phénomène s'implante dans les coutumes et les traditions marocaines et se pratique dans les pèlerinages vers les tombeaux et vers les lieux où le personnage vénéré a laissé trace.

Il y a beaucoup de saints qui sont vénérés et implorés par les personnages du roman ; comme le montre le passage suivant où la mère évoque les saints : « Le prophète te protège, saint Driss 1^{er} te donne bon pied bon œil, saint Driss 2 décuple tes récoltes... »⁷⁸, « Saints des Grecs et des Russes »⁷⁹

Ou encore, dans l'extrait suivant où le père, ruiné, envoie son fils et sa femme rendre visite au tombeau du Saint :

« Le seigneur m'envoyait à Fès ? J'y suis. Afin d'invoquer un marabout ?
Parfait. Je fermai les yeux : « Marabout n'importe lequel, je t'invoque, mon
père est ruiné, fais quelque chose »⁸⁰

Cette société est influencée par le culte des Saints et cette pratique traditionnelle du Maroc est adossée à la religion bien qu'en Islam tout culte des personnes y compris celle du Prophète est strictement interdite. Mais voilà qu'à l'instar des autres constantes de la culture marocaine, ce culte commence à ne plus être respecté. On verra que Ferdi ne croit ni au Saints ni en leur grâce-efficace.

⁷⁰ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954.P.20.

⁷¹ Op.cit.P.135.

⁷² Op.cit.P.135.

⁷³ Op.cit.P.20.

⁷⁴ Op.cit.P.105.

⁷⁵ Op.cit.P.104.

⁷⁶ Op.cit.P.105.

⁷⁷ « Chez les berbères, au contraire, il est beaucoup de saints, et des plus révéérés, de la vie desquels on ignore à peu près tout – souvent pour cause - ; on cite seulement les miracles qu'ils ont accomplis après leur mort » Henri Basset, *Essai sur la littérature des berbères*, Ed Ibis Press, Paris, 2001.P.163. (Réédition)

⁷⁸ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954. P.31.

⁷⁹ Op.cit.45.

⁸⁰ Op.cit. P. 105.

2.4.2. Les habitudes vestimentaires et alimentaires

Malgré le protectorat français et l'influence occidentale, la société marocaine maintient toujours ses habitudes alimentaires et vestimentaires traditionnelles.

Une société qui est connue pour sa gastronomie riche et variée surtout dans les fêtes religieuses. La femme marocaine est réputée pour son savoir-faire en cuisine, elle se démêle pour faire plaisir à sa famille, comme le montrent les passages suivants : « *La soupe et les lentilles, seigneur j'ai cru bien faire, j'ai tout essayé, rôtis, poulets..* »⁸¹, « *Sur la table, le tajine de lentille fumait agréablement* »⁸², « *Nous sommes trois autour d'une table chargée d'un tajine et d'un pain chaud* »⁸³, « *Ils auront une bonne platée de couscous* »⁸⁴

Dans ce roman, l'auteur parle aussi des traditions vestimentaires qui ont toujours leur place dans la société marocaine. Les Marocains tiennent à leurs habits traditionnels

La tenue traditionnelle marocaine est mise en avant dans le roman, elle a toujours sa place parmi les hommes comme le montre ce passage : « *Il porte la chemise marocaine, sans col, avec ouverture et lacet sur l'épaule, il chausse des babouches ; il n'a pas de chaussette* », ⁸⁵ « *Il ôta son tarbouche* »⁸⁶

« *Sous son Haïk blanc, elle était vêtue en apparat, Kaftan rose thé, badia tissée soie et argent, ceinture massive en ore, babouche brodés de file dors et d'argent et chacun de ses poignets était encerclé d'une dizaine de bracelets* »⁸⁷

Dans ce passage, le narrateur décrit la tenue traditionnelle de la femme marocaine de l'époque. Cependant, d'autres passages du roman montrent que cette société s'imprègne de la modernité introduite par le protectorat français : les habitudes vestimentaires adoptées par la jeunesse marocaine. La jeunesse marocaine est la première à être influencée par les habits occidentaux car les jeunes marocains côtoient les Français à l'école, « *Costumes, cravates, chaussettes, me furent offerts* »⁸⁸, « *J'étais vêtu d'une veste et d'un pantalon. Aux pieds une*

⁸¹ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954.P.62.

⁸² Op.cit.

⁸³ Op.cit.P.79.

⁸⁴ Op.cit.P.138.

⁸⁵ Op.cit.P.19.

⁸⁶ Op.cit.P.54.

⁸⁷ Op.cit.P.70.

⁸⁸ Op.cit.P.19.

*paire de chaussettes. Une chemise, une ceinture à la taille. Un mouchoir dans ma poche »⁸⁹,
«Vêtu à l'européenne... »⁹⁰*

Comme le montre ces passages, les habits européens sont totalement différents de la tenue traditionnelle marocaine (la Djellaba et la Chéchia). Les jeunes se sentent plus à l'aise dans cette tenue, ils veulent à tout prix ressembler à l'Européen.

⁸⁹Chraïbi, Driss, Le passé simple, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954.P.18.

⁹⁰Op.cit.p.17.

2.5. Les nouveautés de la colonisation

2.5.1. L'école française

La langue véhicule l'identité. Apprendre une nouvelle langue permet de s'ouvrir sur sa culture et d'établir une comparaison entre la culture de la langue d'origine et la culture de la langue apprise. C'est ce qui s'est passé avec Driss Ferdi, ce dernier en fréquentant l'école française remis en cause sa culture d'origine. Le personnage, après avoir maîtrisé la langue de Voltaire, s'est révolté.

Le père de Driss, en envoyant son fils à l'école, voulait que ce dernier apprenne le français et puisse, par conséquent, affronter la modernité introduite par le système colonial. Mais, il était loin de penser que cette instruction française allait conduire son fils à remettre en cause tout ce qui a attiré à la vie et à la culture traditionnelle marocaine. Ce propos est magistralement explicité dans *Le Polygone étoilé* de Kateb Yacine, où le père du futur écrivain, lettré en arabe, entreprend :

« De me fourrer sans plus tarder dans la “gueule du loup”, c'est-à-dire l'école française. [...] Jamais je n'ai cessé, même aux jours de succès près de l'institutrice, de ressentir au fond de moi cette seconde rupture du lien ombilical, cet exil intérieur qui ne rapprochait plus l'écolier de sa mère que pour les arracher, chaque fois un peu plus, au murmure du sang, aux frémissements réprobateurs d'une langue bannie, secrètement, d'un même accord, aussitôt brisé que conclu... Ainsi avais-je perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables – et pourtant aliénés ! »⁹¹

L'influence de l'esprit occidental sur Driss se montre nettement, il rejette catégoriquement le système patriarcal marocain.

Le personnage, en rejoignant les bancs de l'école française, n'a pas appris l'histoire de son pays, ni sa langue, ni sa religion. A l'école française, les programmes ne portent aucunement sur la culture marocaine, ils sont exclusivement centrés sur la civilisation, la culture, l'histoire et les valeurs françaises. En effet, le choc est violent : les valeurs enseignées à l'école française s'opposent en tout avec celles de l'école coranique. Nous

⁹¹ Kateb, Yacine, *le polygone étoilé*, Ed, Le seuil, Paris, 1966. Pp.180-182.

illustrons ce propos par cet extrait d'un témoignage de Mustapha Lacheraf sur les desseins de l'école française :

« Témoin ce directeur d'Ecole Normale, (...) Nous donnerons donc à nos élèves, par des leçons appropriées, des notions sur la grandeur de la France, sur sa force militaire, sur sa richesse. Notre situation serait bien plus solide si les Indigènes en arrivaient à penser : « les Français sont forts et généreux ; ce sont les meilleurs maîtres que nous puissions avoir. » L'école indigène n'est pas seulement un instrument de rénovation morale ; elle est surtout un instrument d'autorité et un moyen d'influence. »⁹²

La lecture a fait naître chez Driss la réflexion et un esprit de contestation. Cela lui a causé un déchirement culturel entre la tradition et la modernité, ainsi qu'une quête identitaire et culturelle. Dans la maison du seigneur seule la lecture du Livre sacré (le Coran), est permise, mais la scolarisation française de Driss lui a donnée l'opportunité de découvrir d'autres livres tels que le Zabor (les psaumes de David) traduit en français. La langue française a permis à Driss de découvrir beaucoup de choses, de s'initier au savoir et de sortir de l'archaïsme de sa société vers la modernité.

Aux yeux de sa famille et de sa société, Driss Ferdi est considéré comme un perturbateur, et c'est son frère Nadjib qui le lui dit : *« Tu veux faire une révolution ? Libre à toi, mais laisse nous tranquille »*.⁹³

Cela met au clair comment Driss est déchiré, tiraillé, il est perçu par sa famille comme un traître. Il n'arrive pas à communiquer avec eux et à leur faire passer le message. Son frère Nadjib parle aux noms de toute sa famille qui n'accepte pas sa révolte.

L'école française a permis à Driss de dépasser l'archaïsme de sa société, de découvrir le savoir à travers la langue française, de connaître les maths, les sciences, la littérature, de lire les grands philosophes qui ont bouleversé le monde avec leurs pensées tels que Freud, de voir le monde sous un autre angle totalement différent de celui de sa société en général et de sa famille en particulier, et d'accéder à la civilisation et à la modernité. Mais aussi de comprendre que le Français n'accepte jamais qu'il soit son égal, n'admet jamais qu'un Maghrébin peut être son égal ou lui être supérieur, que Français et Maghrébin soient sur le

⁹²« L'avenir de la culture algérienne » Entretien avec M. Lacheraf. In *Les temps Modernes*, n° 206. P.729.

⁹³Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.155.

même pied d'égalité. Il y a toujours cette haine raciale inculquée dans l'esprit du Français, un complexe de supériorité vis-à-vis du colonisé. Driss Ferdi a compris qu'il ne peut pas être comme les Français, mais non plus comme les Marocains, Driss a senti le besoin de se définir. Il s'agit de savoir ce qu'il est clairement et ce qu'il n'est pas. Ce besoin l'a poussé vers un environnement qui n'est pas le sien. Cela a engendré chez lui rejet, racisme, conflit d'identité, et de culture.

2.5.2. La supériorité intellectuelle de l'enfant scolarisé

Driss est beaucoup plus éveillé que ses frères. L'école française lui a donné la chance de comprendre, de raisonner et d'avoir un regard critique sur ce qui se passe autour de lui. Ses frères sont, par contre, domptés, domestiqués et pliés au pouvoir autoritaire de leur père.

En effet, la supériorité de Driss par rapport à ses frères se voit clairement. Son statut d'intellectuel lui a donné le moyen de franchir les limites des horizons que le seigneur leur a tracé, et d'avoir un esprit lucide, sa réflexion est beaucoup raffinée par rapport à ses frères : « *Et jusqu'au moment où vous permettez à vos incisives en or de se desserrer, je échappe, par mon imagination. Elle est vaste, vous-même l'avez reconnu* »⁹⁴

Le personnage Ferdi a pris de l'avance sur les membres de sa famille en particulier, et ceux de son entourage en général. Cette avance intellectuelle est un obstacle pour la communication qui ne peut s'établir entre Driss et les siens ; raison qui a poussé Driss à se parler à lui-même, car il n'a trouvé personne qui puisse le comprendre. En effet, le personnage recourt aux monologues qui expriment son déchirement : « *Je me suis donc à comprimer mon imagination* »⁹⁵, « *Je me disais encore ...* »⁹⁶

2.5.3. La presse

Par ce passage, on constate qu'il y a ce qu'on appelle « La presse » dans cette société colonisée. L'existence de la presse au Maroc signifie qu'il y a une certaine liberté d'expression. Cela est très important puisque les Marocains peuvent être informés de ce qui se passe dans le monde : « *Il pouvait lire ce journal* »⁹⁷.

⁹⁴ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.50.

⁹⁵ Op.cit.

⁹⁶ Op.cit.P.48.

⁹⁷ Op.cit.P.73.

En outre, l'existence de la presse révèle la présence d'une classe intellectuelle marocaine apte à comprendre la situation politique dans son pays comme dans le monde.

2.5.4. L'avènement de La Seconde Guerre mondiale

Le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale va avoir un impact psychologique important sur les Marocains. Savoir que leur mère-patrie est engagée sur le front suscite en eux des interrogations et de l'inquiétude. Leur imaginaire en est troublé car ils n'arrivent pas à saisir les vraies causes de ce conflit. On voit, d'ailleurs, l'image caricaturale que dresse l'auteur de la réaction d'une certaine classe marocaine face à la Guerre.

« Tu sais, ça va mal en Angleterre. L'oncle Haj est allé lui-même à Londres accompagné du Mufti de Jérusalem, Amine Husseini. Hitler et lui sont comme des frères. Alors ils sont allés à Londres convertir Churchill à la sainte religion de Mahomet. Un moyen comme un autre de mettre un terme à cette guerre. »⁹⁸

Cet extrait montre que les Marocains suivent l'actualité de la Guerre et qu'ils se soucient de son issue finale. Il montre surtout la façon dont le simple citoyen marocain appréhende l'événement : il le ramène à son environnement culturel et essaye de l'expliquer selon ses propres convictions. C'est comme si, pour lui, l'islam ou ses représentants (Le Haj, le Mufti, etc.) étaient en mesure de mettre un terme à cette guerre.

De là on comprend que même si le simple citoyen marocain s'ouvre sur le monde par le biais de la presse écrite, son interprétation des événements et ses spéculations laissent croire qu'il est loin de saisir la réalité de la scène politique mondiale.

⁹⁸Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.73.

Chapitre III

Le parcours d'un rebelle

Driss Ferdi, le personnage principal du *Passé simple* de Chraïbi, renverse un grand nombre de systèmes de valeurs, comme les traditions familiales et les modèles moraux imposés par la religion. Driss Ferdi fait partie de cette nouvelle génération qui est tiraillée entre deux cultures, celle de son pays (le poids de la tradition, religion instrumentalisée et les systèmes féodal et patriarcal), et celle que la France tente d'inculqué à ce pays. Driss doit trouver sa place entre les deux.

Le personnage porte un regard critique sur la société dans laquelle il a grandi. Il aspire à l'émancipation vis-à-vis des traditions et les pratiques les plus abusives de son pays. Cela lui vient de sa nouvelle éducation : la scolarisation à l'école française.

En fréquentant l'école française Driss Ferdi tente de se révolter contre l'autorité du père qui représente la tradition marocaine, l'islam instrumentalisé et les injustices du système féodal marocain. Le père de Ferdi bat son épouse. La mère de Driss est impuissante, soumise, réduite aux tâches ménagères et à enfanter. Cet état lamentable l'a conduite au suicide :

*« Saints des Grecs et des russes, j'ai invoqué nos saints, ils ne m'ont pas exaucée, ils sont dévoués à mon seigneur et maitreSaints des Grecs et des russes, un petit accident, une chute dans l'escalier, un microbe inédit ou une bombe allemande, n'importe quoi je veux mourir ».*⁹⁹

Cela reflète la condition féminine dans la société marocaine et son statut rétrograde. L'auteur veut démontrer la situation de la femme marocaine marquée par de profondes inégalités que ce soit au sein d'une famille aisée ou pauvre.

L'histoire du jeune Driss Ferdi se résume à une enfance traumatisée par un père autoritaire : *« Le seigneur m'attend, sa loi est indiscutable ».*¹⁰⁰

La violence de ce père est un facteur déterminant dans la révolte de Driss Ferdi, comme l'est l'éducation religieuse sévère puisque la religion s'enseigne dans la peur du corps et la désolation de l'âme.

Le facteur de la religion demeure l'élément culturel dominant dans la société représentée dans le roman. Cette dernière est régie par les règles de l'islam et les coutumes ancestrales. En se révoltant le personnage Chraïbien rejette ce despotisme et l'hypocrisie religieuse.

⁹⁹Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.26.

¹⁰⁰Op.cit.P.14.

L'éducation européenne a permis au personnage de constater que ce ne sont pas les distances géographiques qui séparent son peuple de celui qui se trouve sur l'autre rive de la méditerranée, mais ce sont des distances d'une autre nature. Le narrateur en se familiarisant avec la culture occidentale sur sa terre, où le contexte historique lui impose les valeurs occidentales, il se retrouve confronté à deux univers opposés : Maghreb /Occident : « *Dédaigneux des protocoles, parce que mes vêtements sont européens et que je suis presque européenisé* ». ¹⁰¹

Le jeune Ferdi ne trouve plus place dans la société marocaine. Par sa révolte, il veut s'affirmer et renier le Maghreb dont il est issu.

La cause principale pour laquelle Driss s'est révolté contre son père est la mort de son petit frère Hamid âgé de 09 ans, ce dernier ayant désobéi à son père. Pour Driss c'était la goutte qui a fait déborder le vase contrairement à ses frères inconscients qui demeurent inflexibles devant l'autorité oppressante du père.

3.1. L'attrait de la civilisation occidentale (française)

La civilisation occidentale a une grande influence sur Driss, au point où il est fier de sa culture étrangère qu'il préfère à sa culture ancestrale. Il rejette violement les fondements de la société marocaine, il renie le monde d'où il est issu :

« Je marchais dans la ville. J'allais vadrouillant, réceptif aux dé clics. Comme une chienne de vie. Je poussais devant moi le poids d'une civilisation. Que je n'avais pas demandée. Dont j'étais fier. Et qui me faisait étranger dans cette ville d'où j'étais issu. Je cousais rue et ruelle. Idées et visions j'accusais chaque passant, chaque pierre. Il était celui qui n'oserait pas me jeter la pierre. Elle était la pierre qui n'oserait pas me jeter.

Je n'étais plus de ce qui vidait un bidon de pétrole sur une tribu de juifs, une fois le temps, réveils des épopées médiévales et les regarder bruler vif, torche vives ; ni de ce qui léchait les dattes de Médine et cultivaient le culte des fossiles. Mon père s'appelait Roche, mes frères Berrada, Lucien, Tchitcho. Ma

¹⁰¹ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.16.

religion était la révolte. Jusqu'à cette mère dont je savais les glandes desséchées et les tendresses monstrueuses. »¹⁰²

Dans sa ville Driss se sent différent et étranger à sa culture. Son contact avec les Français a ouvert son horizon intellectuel, sa scolarité occidentale l'a aidé à se constituer un esprit et un œil critique à l'égard de sa société. Cela se transforme, par la suite, en révolte.

Nous remarquons que Driss est influencé par ces amis Français au point de les considérer comme sa famille.

La fascination pour la civilisation française, voire occidentale, a créé chez Driss un déchirement culturel. C'est un adolescent qui se cherche entre sa culture traditionnelle et la modernité. Le personnage dans le passage ci-dessus s'identifie à un espace étranger, il ne trouve pas place dans sa ville, les rues où il a grandi lui semblent étrangères, au point où il n'arrive pas à s'identifier à sa sphère d'origine.

Driss Ferdi avoue nettement son détachement. Il ne veut plus avoir de place dans la société marocaine, et refuse de reconnaître qu'il en fait partie. Néanmoins, nous remarquons un malaise chez Ferdi, il y a quelque chose qui le dérange : même si il adhère complètement à la culture occidentale, il y a encore certains détails qui le rattachent encore à ses origines. Son détachement des siens ne s'est pas complètement accompli. C'est qu'il n'arrive pas à renier totalement ni sa famille, ni son enfance. Un attachement aux siens subsiste en lui malgré son acharnement à se projeter entièrement vers l'Autre.

3.2. La trajectoire de la rébellion

Depuis les romans des années 1930, le personnage de l'intellectuel maghrébin est un marginal dans la société. Pourquoi ? Parce qu'il est différent. D'abord, il a une double culture, ce qui lui a donné l'opportunité d'avoir deux fonds culturels différents français et maghrébin.

Fasciné par la culture française, le personnage de l'intellectuel adhère à cette dernière parce qu'elle lui permet une prise de conscience de son existence en tant qu'individu, il découvre les droits de l'homme, les valeurs de la liberté et de l'égalité.

La culture maghrébine, de son côté, se caractérise par la coexistence d'une culture hybride, un mélange de valeurs et de croyances berbères et arabo-musulmanes fortement ancrées dans la

¹⁰² Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954. P.78.

société maghrébine. « *Profondément habitée par son passé préislamique, par l'islam, par l'arabité, par la berbérité (et) par l'occidentalité* ». ¹⁰³

La confrontation de ces deux cultures différentes dans un même espace a créé chez l'intellectuel un sentiment de rejet de sa culture originale basé sur l'institution patriarcale et l'hypocrisie religieuse. Il remet en cause les valeurs ancestrales de sa société.

Cela provoque un déchirement culturel et psychologique, un choc culturel qui se manifeste et engendre des problèmes identitaires chez l'individu marqué par cette double culture. « *Je suis, se disait-il, un milieu entre deux langues, plus je vais au milieu, plus je m'en éloigne* » ¹⁰⁴

3.3. L'élan vers la modernité

Le personnage chraïbien rejette un grand nombre des valeurs de sa société (traditions, religion, croyances, etc.) parce que pour lui ces valeurs sont la cause principale de l'injustice qui règne dans la société marocaine. Pour enterrer cette injustice, il doit adhérer à la culture française, dite moderne, qui a pour slogan la liberté, l'égalité et la fraternité.

La modernité apportée par les Français, selon le personnage Ferdi, est le seul moyen pour ces gens de dépasser leur archaïsme millénaire. Pour cela, Driss Ferdi s'identifie à l'Autre : « *Exploiter l'Autre ne suffit pas, il faut le savourer au tant que tel.* » ¹⁰⁵

Pour Driss la modernité est un bienfait : non seulement elle le fait sortir de son archaïsme, elle lui permet aussi d'être civilisé, indépendant et en perpétuel progrès. Et le plus important est la justice et l'humanisme auxquels Ferdi aspire dans cette culture française.

Cette modernité permet à Ferdi de se sentir libre. Le discours que tient le personnage est un discours de fascination pour la modernité et le monde occidental, il remet en cause tout le système de valeurs de la société marocaine et il se projette vers l'Occident (France).

Pour Driss les maux de sa société sont causés par les siens (le système féodal et le patriarcat marocain.). Le système colonial n'y est pour rien, il est porteur de civilisation. Son penchant flagrant vers la modernité l'a détaché des siens.

¹⁰³Khatibi, Abdelkadir, *Pour une véritable pensée de la différence*, Lamatif, n° 85, janvier 1977.P ?

¹⁰⁴Khatibi, Abdelkadir. *Amour bilingue*, Ed, Denoël, Paris, 1983, Pp. 10-11.

¹⁰⁵Déjeux, Jean, *Littérature maghrébine de langue française*, Ed, Naaman, Québec, 1980, P.14.

Le personnage veut introduire les valeurs de la culture occidentale dans sa société d'origine. Pour lui les principes qui régissent la société marocaine traditionnelle n'apporteront aucun progrès, ils ne servent pas à l'émancipation.

Pour Driss, il faut absolument s'ouvrir sur les valeurs occidentales afin de se projeter vers la modernité et découvrir un monde nouveau. Driss est séduit par la culture française, pour lui l'évolution de cette dernière va lui offrir de nouvelles valeurs à travers lesquelles il va réaliser ses rêves. Sa volonté de s'occidentaliser se traduit par la transgression des règles de sa société et de ses interdits.

Le jeune Ferdi endosse tous les maux de sa société à sa propre culture. Il veut déstabiliser les fondements des valeurs traditionnelles, cause de toute oppression et torture que le Marocain subit quotidiennement.

Le dédoublement du personnage lui permet de choisir son camp, à partir duquel il débute sa révolte. Son penchant flagrant pour la modernité le pousse à remettre en question la crédibilité des valeurs ancestrales marocaines, s'autoproclamant le porte-parole des marginalisés pour leur ouvrir l'horizon de l'épanouissement et du développement. Et le seul moyen pour réussir cette opération est l'adhésion à la culture française, substrat de la modernité aux yeux du jeune Ferdi.

Le point d'engrègement de son penchant flagrant pour la modernité est la confrontation de deux espaces contradictoires. Cette confrontation a engendré la répulsion des origines. Le personnage se projette vers l'Autre tout en étant séduit par sa culture et ses valeurs et en dévalorisant les siennes. Vu qu'il s'est ouvert sur la culture occidentale et qu'il est connaisseur des valeurs culturelles de sa sphère d'origine le Maroc, le personnage chraïbien juge que le seul moyen d'accéder aux progrès social, culturel et économique est bien d'adhérer à la culture française porteuse de modernité. Ce constat prend la forme d'une conviction chez le personnage : il faut absolument se projeter vers l'Autre pour atteindre la modernité. Cet acte n'est pas anodin, Ferdi veut se libérer du joug patriarcal, le système féodal et l'ensemble des injustices dans lesquels vivent les Marocains.

C'est surtout l'emprisonnement et les inégalités que ce jeune a endurés qui le pousse à fuir vers une sphère totalement différente de la sienne. A force de la confrontation de deux fonds culturels différents voire contradictoire, Driss remplace ses valeurs traditionnelles par celles des Français :

*« Un jour, un cartable fut substitué à ma planche d'études, un costume européen à ma djellaba. Ce jour la renaquit mon moi. Pour un temps fort bref. D'autres commandements vinrent relayer les anciens et, moi qui avais obéi à ceci, j'obéis à cela ».*¹⁰⁶

Driss Ferdi s'est révolté contre l'ordre patriarcal à cause de la culture française qui le fascine par sa modernité.

3.4. Les prémisses de la révolte

La première révolte de Driss Ferdi a eu lieu à Fès, lorsque le seigneur l'envoie tirer la grâce des Saints, parce qu'il avait de sérieux problèmes financiers. Une fois arrivé dans la ville, Driss fait la rencontre d'un grand Marabout nommé Si Kettani. En l'observant, Driss constate des points de similitudes entre ce marabout et son père.

Pendant la nuit sacrée, 27^{ème} nuit du Ramadan est la plus implorante, Driss s'habille à la marocaine pour montrer son respect de la religion, mais il ne peut rester silencieux face à l'hypocrisie religieuse que ce profanateur incarne. Alors, il décide de prendre la parole à la grande mosquée de Fès. Il signe sa première révolte contre Si Kettani : *« Disons qu'un bachelier, expliquai-je, aura le même pouvoir et la même considération qu'un fqih. »*¹⁰⁷

Le jeune Ferdi voit en ce marabout l'exemple de son propre père : *« (...) Vous êtes haj. Comme le seigneur. Riche, comme le seigneur. Et puissant, sur de vous, honorable. Comme lui. Je vous hais. »*¹⁰⁸

En effet, la forte personnalité de Driss se montre nettement face à son oncle qui s'est acharné sur lui et a essayé de le faire taire en demandant des excuses au Fqih. Mais le jeune adolescent affirme son fort caractère par sa révolte et tient tête au marabout jusqu'au bout. *« Mon oncle frappant dans ses mains. « Fou égale chrétien, murmurait-t-il, il est devenu fou »*¹⁰⁹

Driss Ferdi n'a rien contre la religion, au contraire il la respecte, mais ce qui le pousse à se faire violent contre les religieux c'est leurs pratiques qui se dépouillent des vraies valeurs de la religion et qui vont à l'encontre de celle-ci, à l'exemple du seigneur, Si Kettani, et du

¹⁰⁶ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.199.

¹⁰⁷ Op.cit.P.82

¹⁰⁸ Op.cit.P.84.

¹⁰⁹ Op.cit.

maître de l'école : « *N'en respecte pas les corollaires : on peut jurer et être parjure, mentir, être adultère, boire. Mais la foi est sauve et dieu très puissant et très miséricordieux.* »¹¹⁰

Le personnage est conscient que le respect de la religion est primordial, mais les actes du seigneur l'ont choqué, surtout que sa famille est de généalogie prophétique et que le père ne suit pas les vrais fondements de l'islam: « *Nous étions des Ferdi, des descendant du prophète, la race des seigneurs* »¹¹¹

Chraïbi, dévoile et met à nu l'hypocrisie religieuse et l'ensemble des actes blasphématoires commis au nom de la religion par le biais de son personnage principal, Driss Ferdi utilise un vocabulaire très violent, comme on peut le lire dans cette analyse du roman de Chraïbi :

*« Le passé simple est une dénonciation de nombre de valeur de la société traditionnelle marocaine. En utilisant des images violentes pour transgresser les tabous, une syntaxe abrupte, l'auteur s'en prend à une religion considéré comme hiérarchique et critique de l'hypocrisie sociale. Il remet en cause la famille en forte structure patriarcale »*¹¹²

3.5. Le déchirement entre les siens et les Autres

Chraïbi se détache-t-il, pour autant, de sa culture d'origine ? Il est vrai que le personnage Ferdi, dans l'ensemble du roman, fait montre d'une fascination pour le monde occidental, néanmoins, il garde intrinsèquement des attaches avec les siens¹¹³, comme le montre ce propos :

*« (...) sur un chemin pavé, sur une route rocailleuse, pour être en fin de compte une gigantesque clameur d'un train en marche. Et tout cela est derrière mes paupières closes désespérément dans ma tension de trouver le sommeil, dedans mes yeux injectés d'épouvante, dans mon cerveau tout entier assourdi par ce tintamarre, écrasés par ce poids, haché par cette vitesse. »*¹¹⁴

¹¹⁰ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P.209.

¹¹¹ Op.cit. P.50

¹¹² Kom, Ambroise, *Talons pour un dictionnaire des œuvres littéraires de la langue française des pays du Maghreb*, L'Harmattan, Paris, 2006, P.273.

¹¹³ « La notion du sujet culturel implique un processus d'identification, dans la mesure où elle se fonde sur un mode spécifique de rapports du sujet aux autres. » Edmond, Cros, *La sociocritique*, Ed. L'Harmattan, Paris, 2003. P.116.

¹¹⁴ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio», 1954. P. 65.

Driss Ferdi est partagé entre l'attachement aux valeurs ancestrales et l'attrait de la modernité. L'adolescent se cherche, il est déchiré entre les injustices du système colonial et celles du régime patriarcal marocain : « *Certes Occident je me scinde, mais mon identité est une infinité de jeux, de roses de sable, euphorbe est ma mère, désert est ma mère, je suis projeté Occident.* »¹¹⁵

Malgré sa fascination pour l'Occident, Ferdi demeure toujours attaché à ses origines. Il y a certains détails qui l'empêchent d'adhérer complètement à cette culture occidentale dite moderne.

L'entourage où Driss a grandi est ancré en son être, cela lui cause un malaise identitaire, son identité est en crise, il est déchiré entre deux cultures. Le personnage chraïbien a tenté de faire sa plongée orphique, une descente aux enfers pour chercher son Eurydice (la liberté et la modernité) et pouvoir mettre à nu toutes les injustices prolifères au sein sa société.

Or, cette tentative de liberté et sa volonté de se détacher de l'archaïsme de sa société, ainsi que tout ce qui vient de son milieu d'origine et une entreprise à mi-chemin, car Driss Ferdi n'arrive pas à se détacher complètement ni de son environnement ni des siens. Il est pris entre deux cultures différentes, cela le rend victime d'une crise identitaire engendrée par la confrontation de deux fonds culturels absolument différents : « *Tous les problèmes et crises de l'identité sont dus à une quelconque frustration ou atteinte à un ou plusieurs de ses sentiments* »¹¹⁶

Le seigneur a introduit son fils Driss au milieu occidental afin que ce dernier puisse accéder à leur pensée et pouvoir protéger les siens du mal de l'Occident.

Or, les valeurs culturelles que Driss a apprises à l'école l'ont beaucoup influencé au point de remplacer celle de sa famille par celle de l'Occident tout en pensant que cela peut le libérer de l'autorité patriarcale imposée dans son milieu familial. Dans ce cas, le personnage n'a pas pu se forger une identité, car il est déchiré et emprisonné entre deux univers différents voire contradictoire :

«Le sentiment d'appartenance convoque des dimensions psychologique très profondes et parfois complexes : il se nourrit de divers éléments :

¹¹⁵ Khatibi, Abdelkabir, *La mémoire tatouée*, Ed, Denoël, Paris, 1971, P.173.

¹¹⁶ Mucchielli, Alex, *L'identité*, Ed, Puf, Paris, 2009, P.97.

l'atmosphère, les discours politique, intellectuel et populaire, l'imagerie médiatique, les représentations quotidiennes, la relation aux voisins. »¹¹⁷

Le personnage se sent perdu, il ne sait plus de quel côté il doit se ranger, et contre qui il doit se révolter, contre l'hypocrisie du système des valeurs coloniales et ses injustices, ou bien contre la violence incarnée par le pouvoir autoritaire du père et la corruption généralisée chez les siens.

Driss Ferdi est partagé entre les deux rives de la méditerranée : l'archaïsme millénaire de la société marocaine et la modernité apportée par les Français. Deux espaces qui ne peuvent s'entendre en aucun cas, le rapport de l'altérité ne s'établit jamais, il y a rejet de l'Autre du côté marocain et inversement.

Le personnage chraïbien nous livre une image concrète de ce phénomène complexe. Le jeune Ferdi est marginalisé des deux pôles (Maghreb /Occident), son discours est rejeté et un double refus se manifeste à son égard. Cela crée chez lui le sentiment de déchirement. Nous constatons que le tiers espace ne peut s'établir, et dans de pareilles situations, l'ouverture sur l'Autre est presque inexistante :

« Les débats récurrents sur l'identité deviennent dangereux et produisent exactement le contraire de ce que l'on pourrait espérer. A l'heure des crispations, nos identités deviennent négatives et se forment par distinction (crispation ou rejet) de ce que l'on croit être l'identité de l'Autre, il s'agit ainsi d'une identité soustraite «cloisonnée et rigide ». »¹¹⁸

3.6 L'impasse :

3.6.1. Un discours moderniste rejeté

Lorsque Ferdi découvre le vrai visage des Français, il prend position vis-à-vis de l'Occident qu'il décrit comme étant raciste et hypocrite.

Influencé par le mode de vie occidental, Ferdi, ne voit pas réellement ce que ses amis Français pensent de lui et des siens. Sa fascination de l'occident le fait éloigner de sa culture ancestrale.

¹¹⁷ Ramadan, Tariq, *Mon intime conviction*, Éd. Presses du Châtelet, Paris, 2009, P.99.

¹¹⁸ Op.cit.P.09.

Ferdi est le symbole de la modernité dans le roman. Il a acquis un savoir considérable en étant en contact avec l'Autre (les Français), ce qui lui permet de tracer sa trajectoire de rébellion par la suite. Le discours de Ferdi montre son rejet du racisme et de l'hypocrisie des Français, tout en s'attachant à la modernité apportée par ces derniers et pour laquelle il se bat. Son désir est de changer la société marocaine à ses yeux archaïque. Driss aspire à acquérir une culture occidentale moderne et considère les Français comme le modèle parfait à suivre, comme le montre ce passage :

« Mais, monsieur Roche, et vous enseignement ? vous critique, dissections, vos histoires marrantes, vos coups de trique, notre anarchisme... ? ..Je vous considérais comme mon véritable éducateur (...) »¹¹⁹

Driss découvre qu'il n'est pas le bienvenu dans ce monde où il souhaite avoir une place. Il est réduit à un objet qui n'a pas d'importance :

« Un faux monnayeur ! (...) chacun d'eux m'a traduit à son optique propre. Moi ? Un beefsteak passé de main en main, soupesé examiné, flairé, marchandé, ...boh ? Un beefsteak. »¹²⁰

D'après ce passage, nous constatons que le jeune Ferdi est prêt à se vouer aux Français, faisant tout ce qui peut les satisfaire afin d'accéder à leur monde. Ce monde le jeune Driss le croit utopique et loin des atrocités de sa société, mais cela n'est pas suffisant pour les Français pour l'admettre au sein de leur communauté : *« J'étais sincère, j'étais bon, j'étais pitoyable, prêt à m'offrir. Moine ou nettoyeur des chiots de la chrétienté (...) »¹²¹*

De là, il commence à se rendre compte qu'il a tort, car au début de son contact avec cette grande civilisation, il prenait à cœur tout ce qui émane de l'école française. Cependant, les déceptions et le rejet de l'Autre lui ont appris à être méfiant. Son discours change alors : si au début il ne voyait que les tares de sa société, par la suite, il voit aussi celles de la communauté française. Ses yeux éclairés par l'école française, qui ne voyaient que ce que cette dernière lui montrait d'archaïque et de rétrograde dans sa société, ont appris à voir la réalité de la colonisation.

¹¹⁹ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954. P.200.

¹²⁰ Op.cit.P.201.

¹²¹ Op.cit.

Avec le temps, Driss change de vision par rapport à la culture française : les Français se montrent supérieurs face aux Marocains. De là, Driss constate la différence entre ce qui est dans les livres qu'il a lu et la réalité amère¹²². La valeur de l'égalité par laquelle les Français se vantent n'est pas présente, et le passage suivant le montre bien : « *Allo, Allo, que demandez-vous ? Le Broufizur ? Vous voulez dire le proviseur ? Comment ?* »¹²³

Driss est une figure révoltée tout au long du roman. Il vit dans une société traditionnelle où il se sent obligé de fuir pour mieux vivre. Il cherche son bien-être, loin de sa sphère d'origine qu'il considère la cause principale de son malaise, alors il essaye de pénétrer le monde français. Les Occidentaux sont si malhonnêtes, il est face à un monde qui le rejette, qui ne l'accepte pas. Ce rejet remet en cause la révolte de Driss. Il se pose des questions sur le vrai visage de ce monde occidental, et le passage suivant illustre ce propos :

« *Je ne sais pourquoi, je suis revenu. Se révolter et s'avouer incapable à quelque angle que ce soit d'utiliser cette révolte, ce doit s'appeler faire acte de pauvre type.* »¹²⁴

Le rejet de l'Autre marque le personnage chraïbien et son attitude le montre clairement, puisqu'à la fin, Driss se rend compte que lui et les Français ne vont jamais être égaux : « *Vous ne m'acceptez pas, je ne puis être votre égale.* »¹²⁵

Le discours moderniste que Driss a tenu en pensant qu'il contribuera au progrès de sa société consiste à écarter les traditions, la religion et les croyances profondément inculqué dans la société marocaine. Ferdi essaye d'expliquer aux siens la nécessité de se projeter vers l'Autre ; s'ouvrir sur sa culture et sur la modernité. Mais son discours ne passe pas. Aussi ses propos causent des ennuis à son entourage notamment pour sa mère : « *Le poison, tu l'as injecté jusque dans l'extrême résignation de ta mère. L'idée d'une révolte ne lui fut jamais venue à l'esprit. Tu l'en as bourrée. Elle est morte* »¹²⁶

¹²² « Il [le colonisateur] se trouve sur le plateau d'une balance dont l'autre plateau porte le colonisé. Si son niveau de vie est élevé ; c'est parce que celui du colonisé est bas ; s'il peut bénéficier d'une main-d'œuvre, d'une domesticité nombreuse et peu exigeante, c'est parce que le colonisé est exploitable à merci et non protégé par les lois de la colonie ; s'il obtient si facilement des postes administratifs, c'est qu'ils lui sont réservés et que le colonisé en est exclu, plus il respire à l'aise, plus le colonisé étouffe » Memmi, Albert, *Portrait du colonisé*, Ed. ANEP, Rouiba, 2012, P.16.

¹²³ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954. P.214.

¹²⁴ Op.cit.P.226.

¹²⁵ Op.cit.P.201.

¹²⁶ Op.cit.P.261.

La mère de Driss, soumise qu'elle été n'a jamais pensée à contester, c'est les idées de Driss qu'ils l'ont poussé au suicide.

Le père considère la rébellion de son fils comme un poison que les Français lui ont injecté : « *Et je ne sache pas que la résidence se fut employée à faire chez nos fils abouti son apport culturel sous forme de poison* »¹²⁷

D'autres dégâts sont causés par ce discours, son renvoi de la maison familiale et sa rupture avec son père et ses frères.

3.6.2. Le rejet des siens et des Autres

Driss Ferdi reproche aux Autres et aux siens sa révolte échouée et son tiraillement entre les deux cultures. Cela fait naître chez lui un choc culturel. Son rejet des siens fait plaisir aux Autres, comme le montre ce passage : « *Que je sois révolté, que j'ai rejeté le monde orientale, j'en connais qui se sont frotté les mains* »¹²⁸

Les propos de Driss confirment son rejet du monde maghrébin, et son malaise identitaire. Ferdi se retrouve dans une posture où, d'un côté, il rejette les siens et leur mode de vie, et de l'autre côté, il rejette aussi les Français dont il a constaté la duplicité et l'hypocrisie. Il se sent également rejeté par les deux camps et cela le rend anxieux

3.7. Le doute

Le personnage de l'intellectuel dans le roman maghrébin, en temps de colonisation, accomplit toujours la même trajectoire. Le cas de Driss Ferdi dans *Le passé simple* ne fait pas exception. D'abord par son penchant flagrant pour la modernité, sa fascination pour la civilisation et la culture française, puis par son intégration de la société de l'Autre en reniant la sienne et la culture dont il est issu.

Après avoir côtoyé et établi des liens avec les deux cultures française et marocaine, Driss s'est trouvé dans une situation très délicate, tiraillé entre les deux cultures.

En effet, cette situation a fait naître chez le protagoniste un sentiment de doute à propos de sa trajectoire, et cela lui permet de se remettre en cause.

¹²⁷ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954.P.261.

¹²⁸ Op.cit.P.201.

En intégrant le milieu français, Driss Ferdi voulait apporter un changement au système politique et les règles qui régissent le Maroc. Tout ce qu'il a appris à l'école française l'a incité à adhérer à cette culture porteuse de savoir, de liberté, d'égalité et de fraternité, et les valeurs sur lesquelles elle se base défendent l'Homme quel qu'il soit.

Or, cette image de grandeur et de splendeur que le jeune Ferdi a de la société française est fautive. En effet, après avoir fréquenté les Français de près, il constate que les valeurs nobles qu'on lui a enseignées ne s'appliquent qu'aux Français.

Afin de renverser l'ordre établi, le personnage se révolte contre son père ainsi que contre toutes les inégalités et les injustices courantes dans la société marocaine. Il dénonce la souffrance intérieure des siens et essaye d'y remédier par le biais des valeurs culturelles françaises.

La rébellion de Driss consiste à moderniser sa société, dépasser son archaïsme millénaire, ses injustices et d'abolir le régime totalitaire du père. Pour lui, les valeurs culturelles françaises sont incontournables parce qu'elles ont pour base le savoir et le progrès. Mais les Français, par leur duplicité, n'ont pas tardé à prouver à Ferdi tout le contraire de ce qu'ils lui ont appris à l'école. Cela le pousse à la remise en cause de l'idéal qu'il se fait des Français.

Lors de son renvoi de la maison paternelle, suite à une dispute avec son père, Driss a cru pouvoir trouver refuge chez ses amis français. Mais ces derniers n'ont pas voulu le recevoir. Dès lors, il commence à douter de la sincérité de l'amitié qu'il partage avec les Français et des valeurs françaises en lesquelles il a tant cru :

« (...) Moi, je commençais à comprendre(...) Permet. J'ai dit : puis-je entrer ? ce qui signifie : puis-je passer la nuit chez toi ?

_ Hum ?

_ Berrada, tu es mon plus grand copain(...)

_ Ecoute, Driss. Je suis...

_ non ? »¹²⁹

Driss est déçu, et cela le pousse à revoir ce qu'il revendique, à réviser ses ambitions, car il a constaté l'opposition entre les valeurs virtuelles prônées à l'école et la réalité du vécu social.

¹²⁹ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954. P.179.

Cette hybridité du personnage est une lame à double tranchant, mais l'Humain qu'il est, lui permet de revoir et d'analyser les choses sous un autre angle. Son éducation française et son contact avec la civilisation occidentale ne l'ont pas aliéné à la fin, ils lui ont permis d'alimenter son humanisme : « *Epluchons : vous ne m'acceptez pas. Je ne puis être votre égal. Car c'est cela votre peur secrète : que je le sois. Et que je vienne revendiquer ma place à votre soleil. Et oui !* »¹³⁰

Certes, le personnage prend conscience, mais sa prise de conscience est différente de celle habituelle du personnage maghrébin, et c'est ce que nous allons développer dans le point suivant.

3.8. La prise de conscience

Le personnage se rend compte de l'impossibilité d'une cohabitation avec l'Autre, aussi, il prend une décision inattendue. En effet, au lieu d'accomplir la trajectoire habituelle du personnage intellectuel maghrébin qui se boucle sur un retour vers les siens, il décide, contre toute attente, de s'exiler, de partir vers la France. Pourquoi ?

Driss Ferdi prend conscience que la fraternité avec l'Autre n'est qu'une chimère : son statut d'intellectuel lui a permis d'ouvrir les yeux, sa scolarisation française lui a aussi permis d'acquérir un bagage intellectuel lui permettant d'observer, d'analyser les faits et de comprendre à la fin que malgré la place qu'il s'est faite entre les Français, sa connaissance de leur culture et son savoir, ces derniers n'accepteront jamais qu'il soit leur égal et au même pied d'égalité.

Driss Ferdi à beau lire Hugo et Freud s'être imprégné de leur culture et abreuvé de leurs valeurs, cela ne fait pas de lui, pour autant, un Français. A leurs yeux, il demeure inférieur et indigne d'avoir le même statut qu'eux, pour la simple raison de n'être point un Français de souche. Il demeure aux yeux des colonisateurs un sujet.

Après avoir pris conscience, Ferdi prend une décision inattendue, celle de partir en France. Le personnage est déçu par les deux côtés aussi bien français que marocain. Son départ en France s'explique par l'éducation française qu'il a reçue, par son penchant vers la grandeur et la splendeur de la civilisation occidentale. Driss a marché sur les pas de la modernité afin de dépasser et d'enterrer la tradition archaïque présente dans son pays et de s'ouvrir sur le monde occidental moderne.

¹³⁰ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954.P.201.

C'est que le jeune Ferdi, même s'il a pris conscience de l'hypocrisie des Français, ne peut redevenir ce qu'il a été avant de se révolter contre les siens. Certes, il a assimilé l'idée du rejet de l'Autre, son hypocrisie et ses mensonges, mais c'est cet Autre qui lui a permis de comprendre les faits tels qu'ils sont réellement. Malgré cela il n'a pas réintégré sa société d'origine, car il ne peut faire marche arrière vers toutes les injustices et les atrocités de sa sphère d'origine. Le mode de vie marocain archaïque qui se plie à la tradition et au pouvoir patriarcale et féodale ne lui convient pas.

Le Maroc est sous un régime féodal bien enraciné et consolidé par l'autorité coloniale. Soumis et immergés dans l'ignorance, les Marocains ne peuvent rien contester. Leur soumission est si bien ancrée dans les esprits que Driss pense que même s'il réintègre sa société d'origine, cette dernière ne changera jamais et demeurera toujours soumise : « (...) *Face aux féodaux que la résidence elle-même n'a pu ébranler (...)* »¹³¹

Driss blâme les Français d'autant qu'il a compris que la mission civilisatrice n'est qu'un leurre pour asseoir leur domination. Trop d'inégalités, d'injustices et de mépris séparent les deux communautés française et marocaine. Certes, ce faussé existe mais Driss comprend aussi tout le retard intellectuel dont souffrent les siens. Pour cela, il choisit, tout en ayant la conviction qu'il ne sera jamais accepté par l'Autre, de se jeter dans la gueule du loup. Driss quitte son pays natal et s'expatrie en France, mais il ne se fait pas d'illusion, car il sait désormais que quoi qu'il fasse, quitte à renier les siens, l'Autre ne l'acceptera jamais en égal. Ce propos est si bien illustré par cet extrait d'Abdelkebir Khatibi : « *Quand je danse devant toi, Occident, sans me dessaisir de mon peuple, sache que cette danse est de désir mortel, ô faiseur de signes hagards* »¹³²

Le personnage est déçu et trahi par cette civilisation qui l'a tant impressionné et fasciné par sa puissance, son pouvoir et son progrès dans tous les domaines de vie. Mais il doit, tout de même, s'appuyer sur elle pour dépasser les injustices et l'archaïsme de sa société marquée par un retard monumental : « *... fini par rejoindre les Jules César... Une petite vie tranquille à l'étranger, l'indifférence à mon tour ?* »¹³³

¹³¹ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954. P.272.

¹³² Khatibi, Abdelkabar, *La mémoire tatouée*, Ed, Denoël, Paris, 1971.P.188.

¹³³ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954, P.272.

Mais pour partir en France, il lui faut de l'argent, sachant que Driss est un jeune adolescent et que financièrement il dépend de son père. Ce dernier, dans le but de récupérer son fils, lui fournit l'argent nécessaire pour partir en France.

« Ce garçon-là, Satan et damnation ! A failli passer dans les camps ennemis. Nous lui avons donné une leçon. Deux morts, certes, mais quelques millions de bénéfiques dans ce tohu-bohu de thé américainet des terrains vagues »¹³⁴

« Mon fils que voici (...)

Je l'envoie à Parisdes Sacrificesune carrière.»¹³⁵

Revenu sous l'autorité du père, ce dernier croit que son fils à réintégrer les siens : « *Maintenant il est docile, réfléchi, armé pour la lutte »¹³⁶*

Or, le jeune Ferdi ne s'est plié à l'autorité de son père que pour atteindre son but : partir en France :

« Mon père ? Je lui ai donné le change, voilà tout. Je pouvais le tuer, je lui ai remis le Luger, il est a déduit tout autre chose qu'une monnaie de signe. Eh !oui, sacrifier ma reine, le faire échec et mat (...) Qu'il m'envoie en France, d'abord, compte sur tes doigts. Ensuite, il me fournit les subsides, me conduira un diplôme, à une situation, je reviendrai, accepterai avec reconnaissance, tends bien la main, bien ouverte, la fortune qu'il me destine. Alors mais seulement alors, je me révolterai»¹³⁷

Le personnage pense que lorsqu'on se révolte pauvre on ne réussit pas : « *Je m'étais révolté, pauvre, révolte de pauvre, et l'on ne se révolte pas pauvre »¹³⁸*

Ferdi explique et met l'échec de sa révolte sur le dos de la pauvreté. Or, la plupart des révoltes qui ont marqué l'humanité et qui ont abouti à des résultats fiables et concrets sont celles menées par les pauvres, comme l'affirme Frantz Fanon :

« Dans les pays coloniaux, seule la paysannerie est révolutionnaire. Elle n'a rien à perdre et tout à gagner. Le paysan, le déclassé, l'affamé et l'exploité qui

¹³⁴ Chraïbi, Driss, Le passé simple, Ed, Denoël « folio », Paris, 1954. P.270.

¹³⁵ Op.cit. P.269.

¹³⁶ Op.cit. P.270.

¹³⁷ Op.cit. P.272.

¹³⁸ Op.cit. P.272.

*découvre le plus vite que la violence, seule paye. Pour lui il n'y a pas de compromis, pas de possibilité d'arrangement. »*¹³⁹

Dans le dernier chapitre du roman intitulé « *les éléments de synthèse* », on assiste à des scènes choquantes de Driss avec son père. Il y est question de révéler tous les actes immondes et toutes les atrocités commises par le père.

A la fin, Driss qualifie son départ pour la France de victoire : « *J'ai joué, j'ai gagné* ». ¹⁴⁰

La révolte échouée de Driss Ferdi sera remplacée par son émigration vers la France. Le parcours du jeune adolescent s'arrête-t-il là ? Nous pensons que non, puisque dans un autre roman (*Succession ouverte*)¹⁴¹ le personnage revient auréolé de diplômes de France et muni de beaucoup d'enthousiasme et d'assurance. Hélas, son retour au pays ne sera qu'éphémère puisqu'il repartira, cette fois définitivement, vers la France, après avoir constaté que le Maroc de son enfance n'existe plus que dans ses souvenirs d'enfance.

¹³⁹ Fanon, Frantz, *Les damnés de la terre*, Ed Gallimard, Paris, 2002, Pp. 91-92.

¹⁴⁰ Chraïbi, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « folio », Paris, 1954.P. 272.

¹⁴¹ Chraïbi, Driss, *Succession ouverte*, Ed, Denoël. Paris, 1962.

Conclusion

Conclusion

Au terme de notre recherche, nous faisons la somme des conclusions auxquelles nous avons abouti. Il était question pour nous de voir dans le roman quelles étaient les mutations sociales et psychologiques qui s'opèrent dans la société marocaine colonisée. C'est ainsi que dans notre premier chapitre nous avons donné les éléments biobibliographiques ainsi qu'un aperçu sur la réception critique de l'œuvre et une interprétation du titre à même de permettre une meilleure compréhension de notre propos dans les deux chapitres qui ont suivi.

Dans le second chapitre, nous avons montré la société marocaine en mutation en raison de la présence coloniale. Ainsi, nous avons vu que le patriarcat marocain, même s'il demeurerait de rigueur, commence néanmoins à s'effriter, car l'enfant refuse de se soumettre platement à cette autorité. Et ce n'est pas uniquement le cas de l'enfant scolarisé, puisque l'ainé des Ferdi (Kamel) refuse lui aussi de reproduire l'itinéraire traditionnel de l'enfant qui succède en tout à son père. Nous avons vu aussi que la femme marocaine, bien qu'elle soit toujours noyée dans la soumission, accepte de plus en plus difficilement sa condition, et le suicide de la mère de Driss en est la meilleure illustration. D'autres mutations s'opèrent aussi dans le monde de la religion et des croyances populaires. En effet, même si l'on voit dans le roman que les Marocains demeurent fidèles à leur religion, en accomplissant ses rituels (prière, aumône, ramadhan, pèlerinage, etc.) et en allant à l'école coranique, on constate, notamment chez les jeunes, que l'intérêt et le respect envers la religion s'amenuise car les jeunes marocains instruits par l'école française se sont rendu compte de la nature hypocrite de certains faux dévots qui ont instrumentalisé l'islam pour servir leurs intérêts personnels.

Une autre tradition marocaine pâtit du fait du contact des Marocains avec l'école française : le culte des Saints. En effet, à l'image du jeune Ferdi, les Marocains se détournent peu à peu de ces vieilles croyances, comme ils se détournent aussi de leurs habitudes vestimentaires en troquant volontiers la djellaba et les babouches contre le costume européen et la cravate. Dans ce chapitre, nous avons aussi vu l'effet de la scolarisation des Marocains dans les écoles françaises. Ces dernières ont permis à ceux qui les fréquentent d'acquérir un esprit critique et rationnel, permettant de remettre en cause bien des notions culturelles ancrées dans l'esprit des masses. L'enfant scolarisée manifeste une supériorité intellectuelle flagrante et se distingue par un comportement atypique. Ce chapitre se clôt justement sur les effets de l'école française et de sa presse écrite sur l'esprit des jeunes Marocains, de plus en plus ouvert sur le monde.

L'impact de l'école française constitue, par ailleurs, le noyau du troisième chapitre. En effet, dans ce dernier chapitre nous avons montré quelle était la trajectoire de l'enfant marocain scolarisé dans l'école française. Driss Ferdi est ici l'exemple de cette génération qui va vivre un déchirement entre sa culture traditionnelle et la culture française. Nous avons retracé le parcours de Driss, figure de l'intellectuel maghrébin au sein d'une société traditionnelle, colonisée de surcroît. Driss présente, comme nous l'avons montré, une trajectoire de rébellion différente dans son issue de celles des autres personnages de la littérature maghrébine des années 1950.

Ainsi, après une scolarisation qui va façonner son esprit et le faire aspirer complètement par la culture de l'Autre, il va mener une rébellion sur l'ancien mode de vie traditionnel dont il est issu. Après le rejet des siens, il va connaître le rejet par l'Autre. Il finit alors par une prise de conscience qui le laisse perplexe : il ne peut ni redevenir ce qu'il était, ni être comme les Autres. Driss se construit alors un tiers espace dans lequel il demeure néanmoins prisonnier, isolé des siens.

Au terme de cette recherche que nous souhaitons utile pour de futurs chercheurs, nous avons le sentiment de n'avoir point épuisé, en raison de la richesse de l'œuvre, la thématique de cette recherche qui mériterait d'être approfondie et reprise dans de plus amples recherches (thèses) que nous souhaitons mener à l'avenir.

Table des matières

Table des matières

| | |
|---|-----------|
| Introduction | 5 |
| Chapitre I L'homme et l'œuvre | 10 |
| 1.1. Le romancier | 11 |
| 1.1.1. Chraïbi et la langue française | 11 |
| 1.2. L'œuvre | 11 |
| 1.2.1. La réception critique de l'œuvre | 14 |
| 1.2.2.. Le titre | 15 |
| Chapitre II Une société en mutation..... | 17 |
| 2.1. Le patriarcat marocain..... | 18 |
| 2.1.1. L'image du père..... | 18 |
| 2.2. Le statut de la femme | 20 |
| 2.2.1. L'attachement à la mère | 22 |
| 2.3. La religion | 23 |
| 2.3.1. La prière..... | 27 |
| 2.3.2. Le pèlerinage | 27 |
| 2.3.3. Le Ramadhan..... | 27 |
| 2.3.4. L'aumône..... | 28 |
| 2.3.5. La célébration de la nuit sacrée | 28 |
| 2.4. Le rôle de la tradition | 29 |
| 2.4.1. Le culte des saints..... | 29 |
| 2.4.2. Les habitudes vestimentaires et alimentaires | 31 |

| | |
|--|-----------|
| 2.5. Les nouveautés de la colonisation | 33 |
| 2.5.1. L'école française | 33 |
| 2.5.2. La supériorité intellectuelle de l'enfant scolarisé | 35 |
| 2.5.3. La presse | 35 |
| 2.5.4. L'avènement de La Seconde Guerre mondiale | 36 |
| | |
| Chapitre III Le parcours d'un rebelle..... | 37 |
| 3.1. L'attrait de la civilisation occidentale | 39 |
| 3.2. La trajectoire de la rébellion..... | 40 |
| 3.3. L'élan vers la modernité..... | 41 |
| 3.4. Les prémisses de la révolte..... | 43 |
| 3.5. Le déchirement entre les siens et les Autres..... | 44 |
| 3.6 L'impasse | 46 |
| 3.6.1. Un discours moderniste rejeté | 46 |
| 3.6.2. Le rejet des siens et des Autres | 49 |
| 3.7. Le doute | 49 |
| 3.8. La prise de conscience..... | 51 |
| | |
| Conclusion | 55 |
| | |
| Bibliographie..... | 61 |

Bibliographie

Bibliographie.

Le corpus d'étude :

- CHRAÏBI, Driss, *Le passé simple*, Ed, Denoël, « Folio », Paris, 1954.

Autres romans et essais :

- CESAIRE, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Ed, Présence africaine, Paris, 2004.
- CHRAÏBI, Driss, *Succession ouverte*, Ed, Denoël, Paris, 1962.
- FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Ed, Le seuil, Paris, 1952.
- FRANTZ, Fanon, *Les damnés de la terre*, Ed Gallimard, Paris, 2002. (Réédition).
- KATEB, Yacine, *Le polygone étoilé*, Ed, Le seuil, Paris, 1966.
- KHATIBI, Abdelkadir, *La mémoire tatouée*, Ed, Denoël, Paris, 1971.
- KHATIBI. Abdelkadir, *Amour bilingue*, Ed, Denoël, Paris, 1983.
- MAMMERI, Mouloud, *La colline oubliée*, Ed, Le seuil, Paris, 1954.
- MAALOUF, Amine, *Les identités meurtrières*, Ed Poche, Paris, 2013.
- MEMMI, Albert, *La statut de sel*, Ed, Denoël, Paris, 1953.
- MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Ed. ANEP, Rouiba, 2012. (Réédition.)
- RAMADAN, Tariq, *Mon intime conviction*, Ed, Presses du châtelet, Paris, 2009.
- SEFRIOUI, Ahmed, *La boîte à merveilles*, Ed. Le Seuil, Paris, 1954.

Ouvrages et études critiques :

- ACHOUR Christiane et AZZOUG Simone, *Convergences Critiques*, Ed. OPU, Alger, 1990.
- ARNAUD, Jacqueline, *La littérature Maghrébine de langue française, Origines et perspectives, Tome 1*, Ed Publisud, Paris, 1986.
- ARNAUD, Jacqueline, DEJEUX Jean, KHATIBI Abdelkebir et ROTH Arlette, *Anthologie des Ecrivains Maghrébins d'expression française, sous la direction d'Albert MEMMI*, Ed. Présence Africaine, Paris, 1965.

- BASSET, Henri, *Essai sur la littérature des berbères*, Ed Ibis Press, Paris, 2001. (Réédition)
- BENNABI, Malek, *Vocation de l'islam*, Ed, Le seuil, « Frontières ouvertes », Paris, 1954.
- BONN, Charles, *Littérature maghrébine : Répertoire des chercheurs*. Ed. CNRS, Aix en Provence, 1976.
- Collectif, *Pour un plurilinguisme algérien intégré: approches critiques et renouvellement épistémique*, Ed. Riveneuve, Paris, 2016.
- CROS, Edmond, *La sociocritique*, Ed. L'Harmattan, Paris, 2003.
- DEJEUX, Jean, *Maghreb littératures de langue française*, Ed Arcantère, Paris, 1993.
- DEJEUX, Jean, *Littérature maghrébine d'expression française*, Ed, PUF, Paris, 1992.
- DEJEUX, Jean, *Littérature maghrébine de langue française*, Ed, Naaman, Québec, 1980.
- DESCOMBES, Vincent. *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013.
- GAUVIN, Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues, Entretiens*, Ed, Karthala, Paris, 1997.
- GAUVIN, Lise, *Ecrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Ed, Karthala, Paris, 2007.
- LACOSTE-DUJARDIN, Camille, *Des Mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, Ed. Bouchene, Paris, 1990.
- MUCCHIELLI, Alex, *L'identité*, Ed. Puf, Paris, 2009.
- M'HENNI, Mansour; Tahar ben Jelloun. *Stratégie d'écriture*. Ed. L'harmattan, Paris, 1993.
- SPIVAK, Chakravorty, Gayatri, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Ed. Amsterdam, Paris, 2009.

Mémoires et thèses :

- 1- KADRA HADJDI, Houaria, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Ed, Publisud, Paris, 1986.

Articles de revues :

- DUCHET, Claude, « *Eléments de titrologie romanesque* » in *Littérature* n° 12, décembre 1973.

- HAMMOUTI, Abdellah, « *Les écrivains subsahariens et maghrébins contemporains face à la langue française* », *Ethiopiennes* n°79, 2eme semestre 2007 (chapitre 2n4.) consultable sur : <http://ethiopiennes.refer.sn>.
- KHATIBI, Abdelkadir, « *Pour une véritable pensée de la différence* », *Lamatif*, n° 85, janvier 1977.
- LAABI, Abdellatif, *Driss Chraïbi et nous, défense du passé simple*, *Souffles*, n°05, 2^{ème} année trimestre, 1967.
- LACHERAF, Mustapha, « *L'avenir de la culture algérienne* » *Entretien avec M. Lacheraf*. In. *Les temps Modernes*, n° 206. p. 729.

Dictionnaires :

- Kom, Ambroise, *Talons pour un dictionnaire des œuvres littéraires de la langue française des pays du Maghreb*, Ed, L'Harmattan, Paris, 2006.

Journaux :

-Bulletin de Paris 07/01/1955.

Sites internet :

- <https://Deuxrives68.Wordpress.Com>. Consulté le 13/07/ 2017.
- www.limag.refer.org/Maitrise/Demulder/CHCH/pfd. Consulté le 11/ 03/2017
- www.limag.refer.org/Maitrises/DemulderChCh. Consulté le 17/04/2017.
- www.maremurex.net/driss.html Consulté le 25/02/2017.
- <https://hommesmigrations.revues.org/878>. Consulté le 03/03/2017.
- <https://dspace.library.uu.nl/bitstream/handle/.../Tweede%20versie.pdf%3Bsequence=2> consulté le 10/02/2017.